

Juin 1945  
MONTRÉAL

# Relations

DE LA VILLE AU VILLAGE

Alexandre DUGRÉ

LE BÂTIMENT DE DEMAIN

Gaston LAVOISIER

LUTTES DE LA CATHOLIQUE AUTRICHE

Hans ROTT

NOS MALADES SONT-ILS BIEN  
OU MAL TRAITÉS ?

Robert GENEST

SAN-FRANCISCO — LE CHOC DE DEUX  
CULTURES — CARILLONS DE VICTOIRE  
— LA CONFÉRENCE DE TARASCON

# S O M M A I R E

JUIN 1945

## Éditoriaux . . . . . 141

CARILLONS DE VICTOIRE. — RETOUR DE NOS SOLDATS. — ÉTAPES VERS LA PAIX.

## Articles

- DE LA VILLE AU VILLAGE . . . Alexandre DUGRÉ 143  
L'INDUSTRIE DU BÂTIMENT  
DE DEMAIN. . . . . Gaston LAVOISIER 146  
NOS MALADES SONT-ILS BIEN  
OU MAL TRAITÉS? . . . . . Robert GENEST 148  
LES LUTTES DE LA CATHOLIQUE  
AUTRICHE. . . . . Hans ROTT 150

## Correspondance . . . . . 153

Le français à Toronto . . . . . C. M.  
Communisme, corporatisme,  
après-guerre . . . . . AN OBSERVER

## Commentaires . . . . . 154

Maîtrise du monde. — Foyers catholiques, foyers protestants. — Les femmes donnent le ton. — La coopération au collège. — Pour la vraie bonne entente. — Profits de guerre. — L'État en marge de la loi.

## Chroniques

- LE CHOC  
DE DEUX CULTURES . Louis-Bertrand RAYMOND 156  
LA CONFÉRENCE  
DE TARASCON. . . . . Alexandre DUGRÉ 158  
ÉVANGÉLIQUE FIERTÉ . . . . . Elphège BROUILLET 161  
VACANCES 45. . . . . Pierre RAYNALD 161  
HORIZON INTERNATIONAL . . . . . 162  
Victoire. — San-Francisco.  
LA J. E. C. CANADIENNE. . . . . Émile GERVAIS 165

## Livres récents . . . . . 166

- L'Église catholique au Canada* } René GIRARD  
*La Double Aventure de Fridjof Nansen* }  
*Les Thibault* . . . . . Philippe BÉLANGER  
*Nuits et Jours* . . . . . Alphonse-Marie PELCHAT

## En trois mots . . . . . 168

## NOS COLLABORATEURS

Depuis plus de vingt ans la plume alerte du P. Alexandre DUGRÉ, S. J., n'a cessé de collaborer au *Messenger Canadien*, au Bulletin paroissial et maintenant à *RELATIONS*. — Le commandant Gaston LAVOISIER, ingénieur français, qui donna jadis à *RELATIONS* deux articles sur l'aviation, s'occupe des problèmes de la reconstruction. — Le Dr Robert GENEST est médecin à l'Hôtel-Dieu de Montréal. — M. Hans ROTT, ancien ministre fédéral d'Autriche, est le président du Parti social chrétien reconstitué. — Le P. Louis-Bertrand RAYMOND, S. J., est étudiant en théologie au Scolasticat des Jésuites de Bogota. — M. Pierre RAYNALD est un étudiant à l'École des Hautes Études Commerciales de Montréal. — Le P. Émile GERVAIS, S. J., en contact avec l'A. C. J. C. pendant quinze ans, fut six ans aumônier d'une section régulière de J. E. C.

## RELATIONS

REVUE DU MOIS

Directeur: Jean-d'Auteuil RICHARD

Rédacteurs: Jacques COUSINEAU, Joseph-H. LEDIT,  
Alexandre DUGRÉ, Émile BOUVIER, Jacques TREMBLAY  
Émile GERVAIS, René GIRARD.

Secrétaire de rédaction et administrateur: Paul RACINE

Prix de l'abonnement:  
\$2.00 par année

A l'étranger : \$2.50  
Pour les étudiants : \$1.50

Publiée par

L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE

Centre de documentation, d'information et d'action sociale,  
sous la direction des Pères de la Compagnie de Jésus.

Directeur: Joseph-Papin ARCHAMBAULT

ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE

1961, rue Rachel Est  
MONTREAL

Tél. : CHerrier 3101  
CANADA

# Relations

Vème année, No 54

École Sociale Populaire, Montréal

Juin 1945

## É D I T O R I A U X

### *Carillons de victoire*

NOS CLOCHES ont sonné la victoire: sous les voûtes de nos églises le *Te Deum* a retenti. « Les gens d'armes batailleront et Dieu donnera la victoire. » Comme au temps de Jeanne, les gens d'armes ont bataillé, et bien bataillé, et Dieu a donné la victoire. Le plus terrible des adversaires a demandé grâce.

Il serait vain de vouloir dresser le palmarès des vainqueurs. Tous, chacun à sa manière, ont accompli magnifiquement leur tâche; la victoire est à tous. La Grande-Bretagne a gardé son sang-froid traditionnel et tenu bon quand tout aurait pu sembler désespéré. La Russie a longtemps porté presque seule le plus gros poids de la lutte sur terre; le nom de Stalingrad est à jamais inscrit parmi les plus glorieux. Les États-Unis ont jeté dans la mêlée une puissance industrielle unique au monde; toute une jeunesse qui ne connaissait jusqu'à hier que les ébats pacifiques des stades s'est aguerrie en un jour sur les champs de bataille. Le Canada une fois de plus a semé les faits d'armes sur les champs de bataille de l'Europe, en France, en Belgique, en Hollande, en Italie, tandis que le pays entier ne connaissait pas de répit dans un effort de guerre qui dépassait toutes les prévisions. La France, la Pologne, envahies, mutilées, pillées, saccagées ont mené sans arrêt la lutte pénible des guerillas et sous tous les cieux joint les forces qui leur restaient à celles des autres combattants. A l'heure fixée, de l'est et de l'ouest, du nord et du sud, tous se sont d'un commun accord lancés à l'assaut d'une forteresse que la propagande de Goebbels prétendait invincible, et le colosse s'est écroulé.

Il est encore difficile de se faire une idée exacte du péril auquel le monde a échappé. Révolution du nihilisme, a-t-on dit du nazisme; révolution visant à l'écrasement complet de l'homme et menée par les moyens les plus brutaux, d'une barbarie poussée jusqu'à un sadisme inégalé. Les vivisections d'êtres humains transformés en cobayes, les abat-jour en peau humaine, les mille atrocités des camps de Buchenwald

et de Dachau, les chambres d'extermination de Pologne et même d'Alsace, le massacre délibéré de races entières ont fini par ouvrir les yeux les plus fermés à l'évidence. Toutes ces horreurs sont dans la logique même du système. Du moment que l'humanité, ou ce qu'on appelait jusqu'ici de ce nom, comprend deux groupes différents: l'homme supérieur de sang allemand, l'aryen, et, en face, l'homme inférieur, c'est-à-dire tous les autres, le premier a sur le second tous les droits d'une espèce supérieure sur une espèce inférieure; la guerre est remplacée par la chasse. « Il y a moins de différence entre un nègre et un singe qu'entre un nègre et un Allemand. » Cette parole, la plus abominable qu'ait pu proférer une bouche humaine, est d'Hitler. Elle résume exactement sa doctrine.

Une déclaration de guerre au Christ était inéluctable. Ce Juif a osé prêcher l'égalité de tous les hommes, la charité universelle, la patience, l'humilité, le pardon des injures; autant de raisons de se dresser contre lui, car toutes ces soi-disant vertus n'en sont pas: elles sont antiallemandes. On sait avec quelle haine Hitler s'est évertué à arracher au Christ la jeunesse, à laquelle il remettait comme nouvel Évangile le *Mythe du XX<sup>e</sup> siècle*, de Rosenberg, le philosophe du parti. Dans cent ans, toute trace du christianisme aura disparu d'Allemagne; et nous, nous construisons pour mille ans, disaient orgueilleusement les Nazis. Dans mille ans et jusqu'à la fin des temps, l'Église subsistera; et après douze ans Hitler n'est déjà plus. Ce renégat, persécuteur hypocrite comme son prédécesseur Julien l'Apostat, a pu lui aussi s'écrier avant de mourir: « Tu as vaincu, Galiléen. »

Et c'est à nous maintenant qu'il incombe d'achever l'œuvre dont la victoire sur l'Allemagne n'est que la première étape. D'autres ennemis menacent encore le monde et la civilisation chrétienne. A nous de faire triompher le Christ, de lui rendre les esprits et les cœurs dans la vie privée, la vie familiale, la vie des affaires, la vie publique, nationale et internationale. A cette condition seulement l'armistice de Reims portera pleinement ses fruits.

## Retour de nos soldats

UN CURÉ, indiquant la liasse de lettres qu'il a reçues de ses paroissiens enrôlés dans l'armée: « Elles se ressemblent beaucoup, dit-il; chacune est un merci de ce que nous nous sommes occupés d'eux, un merci pour les lettres et les revues que nous leur avons adressées. Nos soldats nous répètent que ces messages, qui leur rappellent leur paroisse, les soulagent de cette impression, la plus dure pour eux, de se sentir oubliés et leur donne confiance qu'ils trouveront, à leur retour, des personnes prêtes à les accueillir. »

Songons-nous assez au problème formidable que posera dans chaque milieu le retour en grand nombre de nos soldats? Ce qu'il leur faudra avant tout, c'est du travail, une chance de refaire leur vie dans la dignité. Les gouvernements ont la première et très grave responsabilité d'assurer la réalisation de cet essentiel programme. Tous les citoyens doivent appuyer dans la mesure du possible les organismes officiels et privés chargés de cette besogne.

Non moins importante à bien des points de vue est une organisation saine, chrétienne, des loisirs, qui permette aux démobilisés de reprendre racine dans leur milieu. Ce devrait être, semble-t-il, la préoccupation prédominante de nos paroisses, surtout dans les villes, que d'offrir à leurs démobilisés des centres de loisirs et de rencontres qui leur permettent de refaire le contact avec leur milieu paroissial. Autrement, ce sera la dérive vers d'autres organisations n'offrant pas ou que peu de garanties morales et sociales; la démobilisation continuera le déracinement inévitable de la mobilisation, préparant des proies faciles aux propagandes subversives.

Si la paroisse veut jouer à l'égard de ses fils revenus son rôle sauveur de toujours, ses dirigeants doivent résolument se mettre à la besogne de préparer le retour de nos soldats.

## Étape vers la paix

LES CLOCHES ont sonné la fin de la guerre. Plaise au ciel qu'elles sonnent encore bientôt pour l'établissement définitif de la paix, d'une paix juste, stable, universelle.

« Que chaque nation, disait Pie XII, commence par établir la paix chez elle: ce sera le premier pas vers la paix du monde. » Mais que faut-il pour cette paix nationale? Assurer d'abord à chacun une existence convenable qui lui permette d'atteindre facilement ses deux destinées, temporelle et éternelle. Donc, prévenir le chômage, père du mécontentement et grand-père de la révolte. Ouvrir des carrières, des champs d'action, des champs possibles aux fils de cultivateurs qui, au-

trement, viendraient encombrer le marché du travail salarié.

La Législature de Québec a voté une loi sur la colonisation. Ce n'est sans doute qu'une étape vers l'ordre meilleur entrevu, mais une étape considérable; et il suffirait de deux ou trois étapes du genre: en éducation, en protection de l'enfance, en aide à la famille, en organisation professionnelle, pour redresser notre peuple et assurer à chacun la vie plus humaine qui est son droit.

Des experts nous ont dit la valeur de la nouvelle loi. Le ministre de la Colonisation n'a d'ailleurs pas fait mystère de son inspiration. Il a franchement déclaré que cette mesure réalisait les vœux émis au congrès des Semaines sociales en 1944, vœux que des sociétés, comme l'Aide à la Colonisation, ont popularisés à travers la province, et qu'il avait chargé une commission présidée par M. Esdras Minville d'intégrer dans la législation.

Ce n'est évidemment qu'un heureux premier pas. La loi rédigée et votée, il faut maintenant l'appliquer. Et l'appliquer avec compétence, avec vigueur, dans une stratégie de victoire, sans tatillonnages. Trop de lois excellentes sont restées lettre morte, par mauvaise volonté, petits intérêts ou inertie des fonctionnaires.

Nous espérons que le gouvernement ne se laissera pas bloquer par des influences adverses, de grandes compagnies forestières ou de petits moulins d'amis. Encore faut-il qu'il trouve des administrateurs aptes et zélés, de vrais conquérants. L'équipe dépend surtout du chef. S'il est un entraîneur, tout marche; s'il est nul, tout traîne. Notre Eisenhower, en l'occurrence, c'est le sous-ministre de la Colonisation. Or, le poste est actuellement vacant. Qui le remplira? Disons-le sans ambages: le premier venu n'y réussira pas; il faut un homme de conviction, d'expérience, d'autorité. La paix se gagnera comme la guerre, par un plan, de l'argent, des machines et des hommes.

Nous aussi, nous sommes envahis: notre « pays occupé » de concessions forestières *tabou*, de limites à bois où le madrier, la pulpe et la spéculation étrangère dressent une ligne Siegfried arrêtant nos conquêtes du sol. Il faudra reprendre les espaces cultivables, en bordure de vieilles paroisses, cédés contre tout *droit naturel*, en Gaspésie, dans Rimouski, dans la Beauce et au nord de Montréal, des Trois-Rivières...

Les amis de la colonisation ont remporté un beau succès en obtenant une bonne loi. Qu'ils ne s'arrêtent pas à mi-chemin. Qu'ils obtiennent maintenant qu'on en confie l'exécution à des mains sûres et expertes.

À ce prix, mais à ce prix seulement, ils auront gagné leur point, un secteur pacifique, et l'on pourra commencer à sonner les cloches de la paix: le chômage aura de quoi s'occuper, dans le plus solide des gagne-pain, la terre. Et les célébrations nationales se réjouiront d'un rayonnement français qui continue dans le solide.

# DE LA VILLE AU VILLAGE

Alexandre DUGRÉ, S. J.

**L**ES FÊTES NATIONALES devront ouvrir nos yeux sur l'avenir plus que sur le passé. Demandons-nous ce que nos grands morts feraient aujourd'hui pour assurer de vigoureux lendemains, pour garantir la vie nationale par la vie des familles, pour redonner la qualité ancienne au peuple déraciné. La réponse sera, pour ne parler pas des établissements au sol neuf, d'offrir à nos citadins l'accès à la propriété, à une propriété qui comporte un morceau de campagne. L'important n'est pas de savoir comment nos pères défricheurs se logeaient en 1650, mais où leurs descendants non-défricheurs se logeront en 1950.

La grande industrie déshumanise. L'ouvrier qui pousse toujours le même piston racornit ses habitudes et sa pensée, perd de l'horizon, travaille sans joie, sans autre espoir que la paie et ce qu'elle procure, d'assez vulgaire parfois. L'usine grandit l'œuvre et diminue l'ouvrier. Les longues heures de repos devraient le reposer, non dans l'énerverment ni dans une flânerie pas bonne, mais dans un changement d'occupation, dans l'air et le soleil qui pasteurisent le travail, et dans une tout autre compagnie que celle de l'atelier déprimant. L'évasion qui s'impose, et qui mène trop de mous à la taverne, au gaspil d'argent et de soi, devra canaliser les bonnes heures dans un emploi fécond, libérateur, éducatif des talents et des goûts hérités du papa campagnard, héritage à transmettre aux petits qui poussent forts et qui veulent de l'espace comme les jeunes érables.

Un travailleur de New-York a trouvé l'idéal de l'habitation ouvrière: *Have more. A little land, a lot of living*. Fatigué du bruit, de la chaleur et du chahut des enfants serrés au troisième étage, il dénicher à quarante milles, à une heure de son travail, une maison de six pièces avec deux arpents de terre, qu'il achète pour \$600 et un amortissement. Résultat: une propriété, des revenus, de la vie normale dans un gentil chez-soi où la famille est plus unie, où les enfants sont plus utiles, moins souvent malades et dépensiers. Notre homme commence évidemment par garder de la volaille: poules, oies, dindes, lapins, pour les œufs et la chair; il cultive légumes, fraisiers et pommiers, fait ses propres conserves, installe deux ruches, engraisse deux gorettes et pacage deux chèvres pour le lait et la crème. L'entretien de tout cela ne coûte guère, occupe les loisirs, prévient les sorties onéreuses, rapporte \$600 et en épargne \$300, ce qui ajoute un beau \$900 au salaire. — « Mais le grand profit est *en nous*, dit-il; un gain personnel, humanisant: on travaille *ensemble*. Le mariage d'un homme et d'une femme n'a tout son sens que dans ce labeur unifiant, au milieu de la nature productive; les enfants apprennent beaucoup dans la joie na-

turelle des champs. » Le Newyorkais souhaite son bonheur virgilien à tous les salariés qui s'énervent, qui discutent, qui énervent leur femme. La semaine de quarante ou cinquante heures laisse un beau temps libre, qui devra perfectionner l'homme au lieu de le gâter. Généraliser le système, pour la bonne paix de la ville et des foyers, c'est le bon sens même. Les trois *huit*: huit heures de travail, huit de repos, huit de loisir, qui ont transformé la journée ouvrière, exigent la transformation du logis ouvrier. Beaucoup de bien ou de mal dépend de qui s'empare du troisième huit: taverne, flânerie, tripot couvoir de crimes, foyer déserté — ou calme foyer demi-rural, chez la bonne mère Nature.

L'usine a marché trop vite pour le logement, qui ne s'est pas débrouillé, qui n'a rien vu, rien prévu, qui s'est laissé coincer par des agents d'immeubles, préoccupés de faire des profits, non d'offrir un milieu normal. Les pigeonniers sont faits pour les pigeons, pas pour le monde, pas pour des enfants qui veulent se dégourdir, aider, apprendre quelque chose hors des livres. Merci pour nous des mastodontes habitations ouvrières de Moscou, ces trompe-l'œil à dix étages et à deux cents logis, qu'on photographie pour la propagande soviétique chez les gobeurs, mais qui ne font pas du tout, qu'on veut déjà remplacer par des cottages. Nos trois étages sans cour sont déjà trop.

La famille n'est pas une abstraction, mais une réalité vivante qui a besoin d'un support, d'une enveloppe, d'air respirable, donc d'un morceau de terre bâtie, lieu saint, inattaquable, comme les os portant la chair. En France, des conférences de Saint-Vincent-de-Paul et la *Ligue du coin de terre et du foyer* ont suscité des milliers de jardins, où des prêtres voient une charité double, pour les corps et les âmes. Ils ont laissé agir la terre, le soleil, le foyer, la famille, et ils ont eu la joie de considérer l'action des vitamines d'âmes, l'épanouissement du cœur de l'homme, son ascension lente mais sûre vers la lumière, le bonheur et la moralité. L'hygiène prévient les maladies organiques, pourquoi pas les maladies psychologiques? La flamme n'est pas éteinte, la plaie des taudis est guérissable; l'Europe va se rebâtir sagement, pourquoi pas nous? Faut-il des bombardements pour nous y contraindre? Sommes-nous endormis comme les Turcs ou lents comme les Chinois? Faut-il admettre que nos voisins anglais comprennent plus vite que nous? La Reconstruction élabore un plan fédéral: profitons-en!

L'épiscopat de France prône le bon logement ouvrier:

Avec tous les Papes, nous condamnons le scandale de la condition prolétarienne, cet état d'insécurité qui prive de nombreux travailleurs de toute vie vraiment humaine...

Nous demandons l'accès progressive à la propriété privée, par une politique de juste salaire et l'établissement de conditions de vie qui permettront de développer sa personnalité et d'élever une famille dans une habitation digne, saine et correspondant à ses besoins...

Le Dr Carrel, en des pages très dures contre nos compressions de l'individu, prêche la reconstruction du foyer, de l'homme par le foyer :

La société doit permettre à tous une vie stable, un petit monde familial, une maison, un jardin, des amis. Il faut des enfants élevés par leurs parents au contact de ces choses qui représentent leur esprit. Le groupe social doit être assez petit, et la famille assez compacte pour que la personnalité des parents s'y fasse sentir... Le prolétariat sera la honte éternelle de la civilisation scientifique. Il détermine la suppression de la famille comme unité sociale. Il éteint l'intelligence et le sens moral. Il détruit les restes de la culture et de la beauté. Il abaisse l'être humain. Une certaine sécurité est indispensable pour le développement optimum de l'individu. Nous transformerons le monde qui l'environne, le cadre matériel et mental... Chacun peut modifier son mode d'existence, créer son propre milieu dans la foule non pensante, s'imposer une certaine discipline, certains travaux, certaines habitudes, se rendre maître de lui-même... L'effet des conditions de l'existence varie suivant chaque race et chaque individu. Les événements qui écrasent les uns conduisent les autres à la victoire. Il faut mouler le milieu économique et social sur l'homme, non l'homme sur le milieu. L'effet en est beaucoup plus marqué sur les enfants et les adolescents que sur les adultes... Il faut rendre à l'être humain, standardisé par la vie moderne, sa personnalité. Les hommes ne sont pas des machines fabriquées en séries... L'école, l'usine et le bureau ne sont pas des institutions intangibles. L'ancienne vie industrielle permettait aux ouvriers de posséder une maison et des champs, de travailler chez eux, de faire usage de leur intelligence, d'avoir la joie de la création. Il faut rendre au travailleur ces avantages. Grâce à l'énergie électrique, la petite industrie est capable de se libérer de l'usine. La grosse industrie ne pourrait-elle pas aussi être décentralisée?... On arriverait à supprimer le prolétariat. Les hommes vivraient en petits groupes, au lieu de former d'immenses troupeaux; chacun conserverait sa valeur humaine. Pour progresser, l'individu demande la solitude relative et l'attention du petit groupe familial, où l'enfant grandit en compagnie d'adultes et apprend d'eux. Les jeunes chiens élevés dans des chenils sont moins développés que ceux qui courent en liberté avec leurs parents. Il en est de même des enfants perdus dans la foule des autres enfants, et de ceux qui vivent avec des adultes intelligents...

En attendant que les industries s'éparpillent, essayons d'éparpiller les logis ouvriers en débloquent les rues à escaliers tordus, où l'on vit publiquement sa vie privée, en proie aux commérages, aux vols, aux téléphones anonymes; où l'on végète toute sa vie sans Mérite agricole, où l'on se fait écraser, à moins de toujours regarder de travers à la façon des lièvres. Prenons Montréal, avec ses 12% de propriétaires logeant ceux qui paient le mieux et qui brisent le moins, donc le moins d'enfants possible, dans des maisons soudées rationnant l'espace: des lots de 25 pieds ne sont-ils pas d'une avarice criante lorsqu'on les taille à même la brousse? Il faut pourtant savoir qu'un foyer n'est pas seulement un abri, parapluie, parasol, parafrigid ou paraneige; mais le nid aimé d'une nichée humaine, qui a besoin de mieux que manger, dormir et se laver, — à condition encore que la moitié de la nichée ou toute soit des œufs clairs. En fait, l'ouvrier n'est-il pas à la merci du propriétaire, qui peut régler ou dérégler sa vie, sa conscience, lui défendre les enfants que Dieu voudrait créer? La société qui tolère cette opposition

au Créateur, ce blasphème en acte, est en état de péché! Elle n'a plus droit de faire appel aux gardiens de l'ordre, elle qui permet le pire désordre, la suppression des vies. Une maison brûle, la ville envoie ses pompiers; un malade va mourir, elle envoie ses médecins; un enfant veut naître, elle le tue d'avance. Sans doute un article du code prohibe-t-il ce refus de louer à qui a des enfants, mais quand fait-on des causes? La société tolère les faux-fuyants, les prétextes; elle endosse l'excroissance, la presque totalité des constructions de quatre pièces; elle les régularise à la triste parcimonie des stériles, qui ont la préférence sur la fécondité généreuse. La construction moderne est pour l'argent, non pour la vie. Et l'on dira nos villes en santé? On souscrit pharisaïquement aux œuvres de charité, on fait amende honorable pour les péchés des autres; la Saint-Jean-Baptiste exalte le rayonnement français: du train qu'on va, l'on ne rayonnera plus guère. Un arbre peut-il grandir en boîte?

Mgr Ligutti, dans *Rural Roads to Security*, nomme la libération des familles « la troisième lutte des États-Unis pour la liberté », après celles de Washington et de Lincoln. Il donne de beaux exemples de succès. Ainsi, pendant la crise où les ouvriers ne faisaient rien, deux fermiers de Granger (Iowa) allaient voir saisir leurs 600 arpents de terre pour les hypothèques. Un comité sauve les deux fermiers en leur achetant 225 arpents pour \$28,000; il y bâtit cinquante maisons avec grange ou garage et poulailler combinés, plus trois ou quatre acres de sol, à des prix variant de \$1,590 à \$1,950, selon la grandeur du terrain et des maisons: \$155,000 pour cinquante propriétés lucratives. L'argent rapporte 3% d'intérêt; le pays n'y perdra rien et gagnera de meilleurs jeunes. Intéressant laboratoire de sociologie. Il faut tuer le taudis qui nous tuera, relever la famille urbaine pour assainir la ville mangeuse d'hommes et la nation composée de villes et de campagnes. Mgr Ligutti conclut:

Entre le communisme et la finance enflée, entre les Bolcheviks et les Goldcheviks, entre les parvenus et les désespérés, la démocratie devra trouver un juste milieu. La famille commercialisée peut encore voyager, dormir et manger ensemble; elle ne produit rien ensemble. Une ou deux acres à soi font du prolétaire un propriétaire, chef de famille sur un bien de famille, élément stable et résistant. L'obstacle au communisme russe fut les 25 millions de familles terriennes des paysans ennemis de la spoliation. Même ici, tel communiste changea de philosophie dès qu'il posséda une acre et une vache: il redevint démocrate et crut en Dieu, à jouir de sa création... Progressons dans le bon sens. Si l'on a mal à la main droite, ne soignons pas le pied gauche. On ne parle pas de patriotisme à des secourus: ils n'ont pas d'oreilles. La triste phrase utilitaire: *On ne fait pas d'argent sur la ferme*, a jeté bien des jeunes dans l'esclavage, quand l'indépendance vraie se trouve aux champs. Le plan Borsodi, sans but lucratif, et quantité d'expériences en tous pays devront servir de modèles.

Certains prétendent que la création de cités ouvrières est une utopie, à cause du transport trop coûteux pour les bas-salariés, dans nos conditions économiques changeantes. — Pardon! Cela pouvait être le cas hier, pas demain, grâce aux allocations familiales,

à l'assurance-chômage et au programme fédéral d'*Habitations pour les petits salariés*. Le léopard ne peut changer ses taches; l'homme le pourra. Puisqu'on veut bâtir 40,000 logis à Montréal, essayons-en donc 10,000, 5,000 ou 1,000 d'un genre nouveau, avec rallonge de parterre, de basse-cour et de lopin.

Nous refusons le communisme, nous tenons au régime de la *propriété privée*, régime naturel à condition de multiplier les propriétaires, de ne pas tourner au capitalisme enflé et au prolétariat sans feu ni lieu. Avec 12% de propriétaires, 88% des Montréalais ne sont pas *chez eux*. Curieux régime de propriété privée sans propriétaires, sans propriétés; car on n'appelle pas « une propriété » la possession de six chaises et d'un radio. Ce beau nom signifie quelque chose de productif et de stable. Or, c'est l'indigence de notre pays riche que ce peu de propriétaires: 3,000,000 de Québécois ne possèdent pas une motte de leur patrie! Sans attaches ni racines, ils peuvent aussi bien déménager aux États-Unis, si la frontière s'ouvre, que dans un autre quartier. Est-ce le fait d'un peuple en santé? Avec les fermes perdues faute de Crédit agricole, quelle déchéance de notre solidité rurale au salariat docile, au franc paupérisme! Aucune entreprise à soi, aucune sécurité dans la maison d'autrui, aucune garantie du lendemain. Les bras offerts sur le marché comme des carottes, en proie à la baisse de la demande, aux coups de Bourse et de banque, est-ce là une condition libre, un régime de propriété, le cas normal d'un pays jeune à la terre vacante? Une tranche de sol vaut mieux qu'une tranche de pain et que les allocations familiales. Les jardins ouvriers sont quelque chose; l'arpent familial sera mieux, domaine en miniature, soupçon de *homestead*, de patrimoine — où il y a *home*, père et patrie — un beau bien qui soude le présent et l'avenir, qui donne aux enfants une maison natale, des ébats sans risques, les « formes supérieures de récréation » de l'artisanat et du jardinage, un esprit de famille et des souvenirs, mieux que les déménagements, la poussière, la rue et les cris. Alors on ne définira plus la famille « une réunion forcée dans la même cage de quelques personnes qui ne peuvent se sentir ». La famille, groupée dans un paysage, des travaux et des intérêts unisseurs, ne sera plus un diamant noyé dans les briques. L'homme est comme l'eau, qui prend la forme du vase qui la reçoit. Les choses aussi ont un visage. Les maisons enchâssées d'arbres auront l'air de petits manoirs, et le seront. Comme Adam à la Genèse, on redeviendra le centre d'un petit univers, au lieu d'être une poussière anonyme, un pareil au voisin. La contagion du bien existe; les imitateurs suivront, qui pensent avec les yeux.

On décide donc de profiter, de faire profiter de nos banlieues pour créer des habitations demi-rurales, des villages ouvriers plutôt que des ramassis névrosés, pour s'étendre dans la verdure plutôt que sur l'asphalte. On peut installer sur un rayon de vingt milles,

à une heure de trajet, des villages de 300 lots d'un arpent carré, villages séparés, autonomes, l'un ici, l'autre là, selon les espaces à prendre, jusqu'à l'Épiphanie, l'Île-Perrot, Saint-Césaire et Saint-Jérôme. La brousse qui afflige nos lignes de chemins de fer y gagnerait à s'embellir, à s'animer, presque sans frais puisqu'elle ne vaut presque rien. L'on pourrait commencer par la croupe de l'île, passé la Cité-Jardin ou les champs de golf. Un comité, — pourquoi pas de la L. O. C. ou de l'U. E. H. déjà expérimentée, — s'assurera 400 arpents de bouts de fermes ou de sol oisif à mettre à l'œuvre; on taillera les 300 lots en réservant l'espace des rues, parcs, terrains de jeux, écoles, église et salle d'amusements; puis l'on recommencera plus loin, hors du tapage et des taxes élevées. Il faudra prévenir la spéculation, construire en coopérative, offrir des plans variés, utiliser la machinerie, les achats en gros du ciment, du bois, des fenêtres, parfois du mobilier. Les facilités de financement d'Ottawa permettront d'obtenir au prix d'un loyer mensuel une vraie propriété, qui rapportera. Une maison à l'arpent, c'est comme un rang double, moins de dangers d'incendie, moins cher d'assurances. Le village sera trop étendu? Pas du tout: vingt arpents de côté, le centre civique au milieu, donc à dix ou quinze arpents des plus éloignés. Les communications avec Montréal? Les deux chemins de fer, les autobus ou encore les tramways comme pour la rive sud. On sera assez près des affaires, assez loin pour aimer à rester chez soi. Le même plan vaut pour Québec, les Trois-Rivières, Sherbrooke, etc., mais un plan, non des villages de tôle et des Casimirville!

D'heureux propriétaires d'autos se construisent au large pour leur agrément; il faut que pour le revenu les travailleurs manuels obtiennent leur arpent et les facilités de transport. Sachons voir grand, utiliser les espaces avant qu'il ne soit trop tard, donner du constructif au lieu de réprimandes négatives. Quand les humbles seront contents de leur sort amélioré, ils mordront moins aux excitations des agitateurs et des intempérances. Comme l'écrivait joliment et chrétiennement le converti devenu le P. dominicain Vincent McNabb: « On trouve seulement sur la terre les trois crampons des groupements solides: la *pauvreté* avec la propriété, la *chasteté* avec la famille, l'*obéissance* avec l'autorité. Toute ma vie je pousserai le retour à la terre. »

Et George Sand, qui n'était pas dominicain: « Nous voulons que la vie soit bonne, féconde. Que Lazare mange bien afin que le pauvre ne se réjouisse plus de la mort du riche. Que la mort ne soit plus ni le châtement de la prospérité, ni la consolation de la détresse. Dieu a béni la vie. » La terre est de l'argent, et le temps est un bon diable. Marions les deux. Faisons un peu moins d'histoire et plus de géographie; regardons moins en arrière et plus en avant, autour et alentour. Avec les trois quarts de nos Canadiens rendus en ville, rendons la ville à moitié rurale: nous tiendrons mieux, nous vaudrons mieux.

# L'INDUSTRIE DU BATIMENT DE DEMAIN

Gaston LAVOISIER

**P**ARMI les activités possibles d'après-guerre, l'industrie du bâtiment attire spécialement l'attention. Devant l'étendue des travaux prévisibles, aussi bien pour donner une maison convenable à tous ceux qui vivent actuellement dans nos cités surpeuplées, que pour reconstruire tout ce que la guerre a démolé, les hommes qui n'ont connu que les procédés de travail d'autrefois chiffrent par années et même par dizaines d'années le temps qu'il faudra, en Europe dévastée surtout, pour restaurer les villes et les villages, réparer et transformer les usines, redonner aux hommes un logis, et aux nations leurs moyens de produire. On refait des plans sur des normes anciennes et l'on cherche les hommes du métier capables d'entreprendre ces immenses travaux. Mais est-ce bien ainsi que nous allons procéder ?...

Lorsqu'en 1939 l'industriel américain chez qui j'étais obtint une commande de bombardiers, son usine employait 3,000 hommes. Le soir même de la signature du contrat, cet industriel commandait les machines nécessaires à la construction d'une nouvelle usine. Aussitôt, les excavatrices et les niveleuses mécaniques arrivèrent, creusant le sous-sol d'une immense usine en déblai. Onze semaines plus tard, cette usine était édifiée avec deux étages de béton, et tout son outillage, sur lequel travaillaient déjà les 9,000 ouvriers nouveaux requis pour tenir la cadence du contrat. Un an plus tard, cet industriel m'envoyait ses vœux du nouvel an sur un chromo représentant son usine portée à 40,000 ouvriers avec parc pour 40,000 voitures, piste d'atterrissage, base transatlantique, et dans une forêt toute proche, intelligemment aménagée, une ville de 40,000 maisons abritait les familles de ces 40,000 ouvriers et ingénieurs. Il est évident que cet industriel, pour faire jaillir en quelques mois cette ville de 40,000 maisons, tout en assurant l'équipement de sa nouvelle usine, et la construction de ses bombardiers, avait dû mettre en œuvre d'autres méthodes de travail que celles que l'on utilisait avant la guerre pour édifier nos maisons.

Nous aurons, en Europe, des villes entières à bâtir; des populations nombreuses attendent avec hâte qu'on leur donne un abri; les régions dévastées aussi bien que les pays neufs vont avoir besoin d'innombrables maisons nouvelles assurant par leur demande un large débit à toutes les activités intéressées à la construction. Des quantités considérables de matières premières stockées pour la guerre vont être disponibles, et pour maintenir leurs entreprises en activité, les producteurs vont chercher de nouveaux débouchés dans ces industries susceptibles de développement. Des effectifs innombrables, démobilisés ou libérés des usines de guerre, vont se trouver sans travail, et eux aussi se tourneront vers ces industries prometteuses pour leur demander

un emploi. Les travaux de guerre étant interrompus, de nombreuses usines seront désaffectées et pourront mettre leurs moyens de production au service de ces travaux de construction. Les techniques les plus diverses, mises au point ou développées pendant la guerre, vont chercher dans ces nouveaux domaines les applications pouvant leur convenir, et l'industrie du bâtiment, enrichie ainsi d'un outillage considérable et puissant, d'un matériel d'exécution hautement productif, de méthodes et de techniciens capables de bouleverser quelque peu les caractères traditionnels de cette construction, va sans doute évoluer dans les années qui viennent avec une rapidité et une ampleur que nous pouvons difficilement soupçonner.

Un ingénieur disait récemment que si l'on avait continué à construire les automobiles, depuis vingt ans, comme l'on a continué à construire les maisons, on en serait encore au cab transformé en voiture à moteur. Cette boutade, comme l'analyse précédente des moyens disponibles, indique que l'industrie du bâtiment va devoir, comme l'industrie de l'automobile ou de l'aviation, évoluer à grands pas pour se mettre elle aussi au diapason de son époque.

L'évolution rapide des techniques apparaissant comme l'une des causes principales de la transformation probable de nos habitations de demain, nous nous efforcerons de résumer ci-après quelques-unes des acquisitions scientifiques ou techniques que l'ingénieur moderne pourra incorporer progressivement dans les nouvelles et nombreuses maisons qu'il va pouvoir construire.

La construction se présentant maintenant non plus comme une entreprise individuelle mais comme un travail d'ensemble, les maisons ne se construisent plus une par une, mais c'est par villages entiers, et même par cités, que l'on va envisager la besogne. Cette construction va dès l'origine du projet se trouver marquée de la préoccupation de groupe.

Dans le choix du site, la construction est déjà commandée par ces lois du groupe. Soucieux de l'hygiène et du confort, le constructeur devra placer ses maisons dans des secteurs dont la densité de population ne dépassera pas les chiffres fixés comme limites. S'il crée un nouveau village, les densités de 100 à 120 habitants par acre autrefois admises et observées maintenant dans les cercles des villes descendront à 50 et même 30 personnes par acre, afin de garder à cette création la possibilité de devenir la ville verte, la cité-jardin rêvée des hygiénistes et des sociologues.

Cette exigence spéciale de la distribution s'ajoute à celle de créer des maisons claires. Plus de pièces sombres ni de couloirs obscurs. L'ingénieur évitera de masquer ses maisons l'une par l'autre en respectant les standards d'écartement de maisons et de

surfaces vitrées requis pour obtenir le pourcentage suffisant d'éclairage naturel dans chaque pièce. Les pièces les plus occupées pendant le jour seront orientées vers le sud-est ou le sud-ouest afin d'avoir le soleil d'été aux heures les plus fraîches; et aux exigences croissantes de salubrité du sol s'ajoutent celles des distances aux lieux de vie collective, aux magasins, aux écoles, aux églises aussi bien qu'aux usines. Ces distances, chiffrées non plus en milles, mais en temps de trajet correspondant aux moyens de transport locaux, exigent également la disparition de toute traversée de routes pour les enfants se rendant aux écoles, et modifient pour autant l'urbanisme de demain.

Les aménagements collectifs, tels que centrales de chauffage et centrales à déchets, buanderies, salles de jeux et ateliers de bricolages collectifs, sont autant de modifications prévisibles dans nos cités futures.

La technique propre de construction elle-même va changer. L'ingénieur spécialiste de la production en série, de la standardisation, de la construction métallique, de l'isolement industriel des parois, de l'insonorisation, et de toutes les techniques modernes relatives aux phénomènes de radiation, dès qu'il sera libéré des travaux actuels commandés par la guerre, va s'efforcer de mettre ses connaissances au service des industries modernes. Au lieu de construire nos maisons pièce par pièce, nous allons bientôt apporter dans leur fabrication et dans leur érection les méthodes de production rationnelle et intensifiée que nous avons employées pour centupler par exemple notre production aéronautique. D'innombrables éléments de la maison peuvent être produits en série sans inconvénient pour leur solidité, leur beauté et même leur diversité, mais avec une économie considérable sur leur prix de revient. Nos murs mieux étudiés, scientifiquement conçus, en vue de répondre aux exigences de résistance aux charges statiques, comme aux exigences croissantes d'isolement, gagneront en légèreté, en solidité, en rapidité de pose. Les larges panneaux rapidement mis en place réduiront les frais d'érection, tandis que les murs cellulaires, les structures lamellaires, les parois à réflexion interne permettront de réduire considérablement nos frais de chauffage. Des applications telles que celles que nous avons mises au point dans l'aviation, pour amortir les phénomènes vibratoires, depuis le *silent bloc*, support élastique composé d'harmoniques contraires, trouveront bientôt leur application dans le bâtiment. Déjà, pour réduire les inconvénients de notre vie trépidante et de plus en plus bruyante, comme pour compenser les défauts de nos constructions de plus en plus légères et sonores, les ingénieurs du son ont introduit dans nos maisons les surfaces insonorisées, les planchers flottants, les structures discontinues, améliorant déjà considérablement le confort de nos demeures.

Cette recherche du confort tire profit de toutes les découvertes modernes; la radio généralisée maintenant

se complétera bientôt de la télévision; l'automobile qui nous a imposé depuis dix ans la construction de garages fera peut-être bientôt place aux avions individuels ou hélicoptères pour lesquels les ingénieurs étudient déjà d'immenses toits en terrasse. La connaissance de plus en plus complète des radiations solaires et des matériaux nous permet d'envisager l'utilisation croissante des rayons solaires pour l'assainissement de nos demeures, le traitement de nos maladies et de nos infirmités, et même le chauffage de nos maisons.

Peu à peu, toutes ces sciences s'incorporent dans nos habitations, élargissant considérablement le rôle de l'ingénieur dans la conception et la direction de ces travaux, ouvrant ainsi de larges perspectives aux jeunes techniciens en quête d'une carrière d'avenir.

Et ces travaux convergents de toute une génération de spécialistes et de savants vont relever rapidement les qualités de confort et d'habitabilité de nos maisons. Faute de mieux, nous nous sommes contentés jusqu'à présent des maisons que pouvaient nous offrir les constructeurs du passé, avec les matériaux, les moyens de construction dont ils disposaient, et pour le prix que notre bourse pouvait leur offrir.

Or, il en sera des maisons comme des automobiles, des avions, des chaussures ou des chapeaux de nos épouses. J'ai connu, au début de ma carrière, un ingénieur, camarade de promotion, chargé dans une grande usine d'automobiles de suggérer aux ingénieurs des bureaux d'études les diverses améliorations requises par la clientèle.

Lui demandant un jour comment il arrêta son choix parmi les nombreuses modifications susceptibles d'être apportées à la même époque à un modèle de voiture, il me répondit sans hésiter: dans l'achat d'une voiture, ce n'est pas l'homme qui décide en définitive, pour des raisons de qualité mécanique ou d'économie, car tous les concurrents se tiennent de très près dans ces domaines, mais c'est la femme qui insiste pour le choix, parmi plusieurs types, de celui qui lui plaît particulièrement par un détail d'aménagement ou de décoration, un avantage pratique qu'elle seule peut-être a saisi, une valeur particulière d'esthétique ou de confort...

Et ainsi, Mesdames, au milieu de ces chiffres et de ces calculs, parmi des formulaires énormes contenant toutes les caractéristiques des matériaux modernes et à travers les normes de plus en plus exigeantes des services d'hygiène, ou d'urbanisme, l'ingénieur garde présente votre image, essayant de deviner ce qui peut vous convenir dans une disposition moderne de pièces et de placards, cherchant à prévoir parmi tout un choix de lignes, d'équipements, de formes et de couleurs ce qui serait le plus susceptible de vous plaire.

Nous voici donc revenus, par un curieux mais fréquent retour des choses, à notre point de départ. Après

avoir évolué au milieu de toutes les sciences et techniques susceptibles de transformer nos maisons au point de les rendre méconnaissables, nous sommes obligés et ravis de devoir venir vers vous, Mesdames, pour vous demander ce qui vous convient en dernier ressort, vous replaçant ainsi à votre juste et très digne place de reine de la maison.

Alors, jeunes techniciens, prêts à agir, comment allez-vous construire pour satisfaire la maîtresse de maison ?

Privée d'aide, la femme demande de plus en plus des maisons pratiques, faciles d'entretien, réduisant par leur disposition, leur plan général et leur équipement la fatigue de la mère de famille, ou les pertes de temps de la femme employée. Or, les moyens modernes que nous avons signalés permettent de satisfaire ces premières exigences : des pièces claires, largement vitrées, des angles arrondis, des surfaces parfaitement polies et lavables, des teintes fraîches et solides, des lignes sobres et élégantes, des cuisines bien proportionnées, revêtues de matériaux agréables et pratiques, équipées de machines bien au point et économiques, des salles de bains séduisantes de netteté et de simplicité, des salles à manger accueillantes par leur lumière, leurs proportions, leur accès direct à la cuisine, leur décoration fraîche, leur facilité de service, des salons confortables et reposants par leurs parois bien isolées et bien insonorisées, leur éclairage rationnel, leur mobilier élégant et rajeuni; des escaliers et des couloirs aussi rares que possible, mais bien dessinés, pratiques, éclairés par des murs transparents, et revêtus de parois faciles à entretenir, telles sont les premières exigences de la maîtresse de maison; et pour les satisfaire, les ingénieurs ont déjà préparé leurs plans...

Mais le maître de céans s'inquiète, car toutes ces améliorations de structure et ces équipements nouveaux coûteront cher sans doute, et une telle perfection dans les demeures ne semble pas à la portée de toutes les bourses ?

Certes, quelques-unes de ces nouveautés sont encore réservées aux gens fortunés; le parfait isolement, l'insonorisation scientifique, la climatisation, les parois isothermes, l'équipement électrique complet des cuisines et la télévision restent encore des avantages que peuvent seulement envisager les personnes bien à l'aise, et le problème du financement de la construction se pose, même pour des habitations plus modestes. Parmi toutes les familles en quête de logement, un nombre appréciable, le plus grand nombre sans doute, ne sont pas en mesure de payer une construction neuve exécutée d'après les tarifs actuels. Si l'on peut espérer une réduction substantielle des prix par la mise en œuvre de procédés rapides et d'outillages à haute production, il faut encore trouver d'autres moyens de combler le fossé entre les possibilités budgétaires de l'acheteur et les prix de l'entreprise. La loi canadienne du 15 août 1944, dite Loi nationale de l'habitation, facilite les prêts pour 80 et même 90% de la construction, pendant que s'instaurent peu à peu dans nos mœurs les habitudes de groupement. Des initiatives heureuses, telles que les coopératives, facilitent la construction et permettent d'envisager avec ces propres techniques la floraison d'une multitude de jolies maisons, simples, économiques et confortables, la création de villages et même de cités pimpantes et saines, faites pour la santé, la paix et le bonheur des hommes, dans lesquels, après ce cauchemar de la guerre, nous pourrions enfin goûter la joie de vivre.

---

## NOS MALADES SONT-ILS BIEN OU MAL TRAITÉS ?

Dr Robert GENEST

LA MALADIE est un fait qui atteint si profondément tous les milieux de la société qu'il ne manque pas de gens pour donner gratuitement leur opinion sur la manière dont les malades sont traités. Mais comme, dans bon nombre de cas, les divergences d'idées s'avèrent très opposées, il convient de se demander dans quelle mesure ces expressions sont justes et fondées. Pourquoi y a-t-il une variété si considérable d'opinions en une matière aussi importante ? C'est que la plupart d'entre elles ne portent que sur des cas isolés, au sujet desquels on ne tient aucun compte des circonstances qui nuancent à l'infini le diagnostic et le traitement médical. En fait, telle personne s'est tellement intéressée au sort pénible d'une parente ou d'une amie que bien des petits faits d'importance secondaire

dans l'appréciation d'un tel problème ont revêtu à ses yeux une valeur exagérée. La pitié et les liens sentimentaux ont créé cette alternative: ou d'attribuer aux soins donnés des vertus merveilleuses; ou, au contraire, d'avoir contribué à déprécier ces derniers, voire même à les condamner.

Que peut-on dire dans un court article quant à la valeur en général du traitement apporté à nos malades ? Afin de répondre le plus adéquatement possible à cette question, nous partagerons les malades selon les trois groupes constants, quoique en continuelle évolution, que figure notre société. Nous parlerons des soins donnés, en premier lieu, aux patients qui possèdent de la fortune, puis à ceux qui le plus souvent sont hospitalisés sous l'étiquette de l'« assistance publique », et

enfin à cette dernière catégorie qui s'étage de l'un à l'autre, et que l'on appelle communément notre bourgeoisie ou notre classe moyenne.

Nous verrons dans quelle mesure les traitements médicaux sont distribués à chacun des groupes susmentionnés. Ajoutons qu'il n'existe aucune cloison étanche entre les diverses classes sociales et que, de plus, nous parlons de la question sur un plan tout à fait général.

Tout le monde s'entendra sur le fait que les gens qui ont de la fortune reçoivent des soins médicaux adéquats. Ils jouissent toujours d'un confort et souvent même d'un luxe qui est rarement nécessaire à la guérison de leur trouble. Cela joue quand même un certain rôle qu'on ne saurait négliger, étant donné le genre de vie auquel ils sont habitués. Ils auront une ou plusieurs gardes-malades spécialement consacrées à leur service. Le menu de chaque repas présentera à leur choix tous les avantages que peut procurer un art culinaire raffiné. Dans les hôpitaux, les visiteurs auront le privilège de se présenter à leur chambre sans avoir à tenir compte d'un horaire rigide. Toutefois, plusieurs de ces points qui revêtent tant d'importance aux yeux d'un certain public en ont beaucoup moins pour le médecin qui, connaissant ce qui est simplement essentiel au traitement de la maladie, doit souvent plus ou moins s'opposer à ce qui est superflu. Cette classe sociale est relativement restreinte, si l'on songe à la grande masse des travailleurs des autres catégories.

D'aucuns seront peut-être surpris si nous disons maintenant que les pauvres sont ceux qui sont les mieux médicalement traités après les riches, et que même, dans plusieurs cas, ils reçoivent un aussi bon traitement. Certes, ils ne sont pas visités aussi longuement et ils sont assez souvent obligés d'attendre plus longtemps leur tour que les autres. Lorsqu'ils sont hospitalisés, leur chambre n'est ni aussi spacieuse, ni aussi luxueuse; ils ne sont pas seuls, ils reçoivent moins de fantaisies; mais ils sont quand même souvent dans des conditions de vie infiniment meilleures que celles qui sont leur lot de tous les jours, à tel point que, dans les temps de crise financière, particulièrement, on verra certains individus peu scrupuleux se chercher quelques maladies afin de pouvoir être hospitalisés pour la période des fêtes à tout le moins, et ainsi bien manger et bien dormir.

Cependant, toutes les conditions ci-haut énumérées ne sont que secondaires la plupart du temps, pour la guérison de la maladie. Le patient, dès son contact avec le médecin, subit un examen médical, tel que le requiert son état. Ce dernier a-t-il besoin d'être plus renseigné sur les troubles dont souffre le malade que le laboratoire d'analyses chimiques et bactériologiques ou le département de radiologie s'offre à lui avec tous les moyens de recherche que la science actuelle met à sa disposition. Mais la maladie est, dans un grand nombre de cas, difficile à dépister et à diagnostiquer d'une manière précise. Les laboratoires, tout en rendant des ser-

vices inappréciables, ne sont que des moyens d'investigation. Aussi le médecin ne saurait certifier à l'avance que telle analyse donnera des indications certaines quant à l'existence possible d'une lésion. Il sait qu'elle ne saurait faire de tort à son patient, mais, d'un autre côté, si ce dernier doit en solder la note souvent assez coûteuse, quel qu'en soit le résultat, il y pensera à deux fois avant de la prescrire. Cette hésitation n'existera pas lorsqu'il s'agira d'un malade « sous l'assistance publique » ou qui passe par le dispensaire. Le médecin qui peut compter sur la charité et la générosité du personnel des laboratoires et qui donne ses soins gratuitement à la clinique, demandera toutes les analyses susceptibles de l'éclairer dans la mise au point d'un diagnostic ou l'élaboration d'un traitement. Il en est de même lorsque s'impose une consultation. Le malade pauvre sera référé et examiné par les meilleurs spécialistes de nos institutions, sans aucuns frais de sa part. S'agit-il au contraire d'un patient qui paie ses consultations, le médecin consciencieux, à moins d'indication formelle, hésitera avant de demander le recours à tel ou tel confrère, en pensant aux déboursés supplémentaires que cela entraînerait. On voit donc, par là, que le patient pauvre bénéficie de traitements médicaux des plus complets.

Pourtant, il ne manquera pas de gens pour nous dire: mais enfin, si les pauvres sont à peu près aussi bien traités que les riches, d'où vient-il qu'il y ait beaucoup plus de maladie chez eux? Cela est un fait que le médecin connaît bien mieux que nul autre, qu'il déplore, mais dont les causes demeurent en dehors de sa portée. Aucune personne ayant connu quelque peu les conditions de vie, d'éducation et de travail de la classe pauvre ne doute que la maladie frappe plus durement là qu'ailleurs. Le médecin prescrit les mêmes traitements à toutes les classes de la société; mais les gens qui ont à peine de quoi manger ne peuvent les suivre. Tout d'abord, leur ignorance les fait consulter trop tard; puis ils habitent le plus souvent des logis insalubres où manquent l'espace, la lumière et l'hygiène. Leur distribue-t-on des imprimés sur ce qu'ils doivent manger que leur revenu ne leur permet pas de se le procurer. Combien sont-ils ceux qui n'ont comme nourriture de base que du pain, des patates et des fèves au lard? Il n'y a rien comme de les visiter, pour s'en convaincre. Quant à leurs conditions de travail, nous dirons que, dans un grand nombre de cas, elles nuisent beaucoup à leur santé. Si la maladie atteint donc plus profondément le pauvre que les autres, on ne saurait incriminer le traitement médical en soi, mais bien plutôt des conditions sociales, économiques et morales avec lesquelles le médecin est continuellement aux prises, et le jour et la nuit.

Reste maintenant la classe moyenne, c'est-à-dire celle dont les revenus de chaque semaine ou de chaque mois permettent juste de solder la dépense courante. C'est la classe la plus progressive de la société, celle

qui travaille, qui étudie, celle d'où sortira le plus grand nombre de ses chefs. Bien renseignée en général, elle va chez son médecin. Dans la majorité des cas, elle a à cœur de payer ses dettes et elle s'en fait un point d'honneur. Mais la maladie la guette souvent comme un oiseau de proie, prête à bouleverser toute son économie. N'ayant que peu ou pas de réserve pour les imprévus, elle ne saurait se passer du fruit de son travail et accumuler des dettes importantes. Combien de fois n'entend-on pas un patient déclarer avec embarras qu'il demeure incapable de solder tout le montant requis pour son traitement? Serait-ce que les consultations médicales lui coûtent cher? Non. Pour lui, la dépense ne dépasse vraiment les bornes que lorsque son médecin déclare que le bien-être futur de son patient nécessite le recours aux examens de laboratoire, aux rayons X ou à l'hospitalisation. Ainsi, il arrivera souvent qu'une consultation de cinq dollars entraînera avec elle un supplément de vingt-cinq à cinquante dollars et quelquefois davantage, afin de permettre au médecin de poser un bon diagnostic. Les divers laboratoires d'analyses font bien tout en leur possible pour s'adapter aux moyens financiers des patients, mais leurs déboursés demeurent encore trop considérables pour satisfaire complètement les exigences de la classe moyenne. Inutile d'ajouter que, lorsque l'hospitalisation s'impose, les dépenses augmentent en proportion.

Aussi le médecin consciencieux se voit-il souvent dans l'obligation de mettre en balance d'une part les exigences de la science médicale présente et d'autre part la capacité financière forcément limitée de son patient. Une erreur de sa part en ce domaine, et le régime économique de ce dernier s'en trouvera fortement bouleversé. Cette situation, qui atteint si peu quelques-uns, crée chez certains autres un problème vraiment tragique, partagés qu'ils sont entre le désir si légitime d'apporter aux leurs tous les soins que requiert leur état et la dépense qu'entraînera un traitement adéquat...

A la question que nous avons posée au début: « Nos malades sont-ils bien ou mal traités? » nous voyons, à la suite de ce court exposé, que si, dans l'ensemble, les soins médicaux sont bien donnés, il existe encore de nombreuses lacunes à combler, et, dans certains cas seulement, des situations tragiques auxquelles il faudrait remédier. A côté des gens fortunés et bien traités, des pauvres dont les conditions de vie et de travail entravent l'action des traitements médicaux, il existe toute notre classe moyenne que la maladie jette dans une impasse toujours difficile à traverser.

Plusieurs solutions ont été préconisées pour remédier à cet état de choses. Avant d'en adopter une, il conviendra de bien connaître les données du problème, afin de ne pas embrouiller des questions par ailleurs très complexes.

---

## LES LUTTES DE LA CATHOLIQUE AUTRICHE

Hans ROTT

**I**L Y A EU SEPT ANS le 11 mars, l'Autriche, envahie par les Nazis, perdait son indépendance. Elle avait résisté cinq ans à l'assaut nazi, mais enfin la force brutale des divisions blindées allemandes triomphait. L'heure de la libération approche; l'Autriche pourra reprendre sa mission historique, interrompue par Hitler.

L'Autriche jouit de grandes sympathies dans le monde. Vienne, sa capitale, évoque aussitôt le souvenir des valses de Strauss, des *lieder* de Schubert, des symphonies de Beethoven. Vienne est aussi la métropole du catholicisme en Europe centrale, dans un pays 90% catholique. C'est ce qui a provoqué la haine extraordinaire d'Hitler, après les attaques usuelles des ennemis de l'Église. Depuis des années, le pangermanisme païen s'appliquait à y ruiner le catholicisme; vers la fin du siècle dernier, il organisait et finançait un fort mouvement de désertion de l'Église. Le mot d'ordre était: *Los von Rom* (séparation de Rome). L'insuffisante représentation catholique au Parlement et dans les municipalités conduisit alors à la fondation d'un

parti catholique, le Parti social chrétien (*Christlich-soziale Partei*), qui s'inspirait surtout de *Rerum novarum* et essayait de réaliser ses directives sociales.

Par la formation méthodique de grandes organisations culturelles, politiques, économiques et sociales, les catholiques furent en mesure de résister aux agressions des ennemis de la foi. La lutte engagée par le Parti social chrétien, sous la direction de son fondateur, le maire de Vienne, le Dr Karl Lueger, obtint plein succès. Parmi les chefs spirituels du mouvement, on comptait surtout le P. Abel, jésuite, qui éveillait les esprits et qui, par ses nombreux sermons et ses pèlerinages d'hommes, contribuait magnifiquement à affermir le sentiment religieux.

Ce travail grandiose et progressif reçut un coup fatal après la première guerre, où s'effondra la monarchie austro-hongroise. Le partage en sept États de ce vaste territoire, économiquement bien équilibré, jette l'Europe centrale dans une impasse, source d'incessantes crises. La nouvelle Autriche surtout en souffrit. Ces difficultés économiques donnent aux ennemis de

l'Église l'occasion d'une campagne acharnée contre l'autonomie et l'indépendance de la petite Autriche. Les groupements pangermaniques et antireligieux d'Allemagne s'unissent à ceux d'Autriche; ensemble ils lancent une violente propagande, déclarant que l'Autriche, pas viable, devra s'annexer à l'Allemagne. On veut supprimer l'Autriche catholique. Depuis 1918, le parti socialiste réclame ardemment l'annexion. Profitant du désarroi des forces catholiques à la chute de l'Empire, les socialistes s'emparent temporairement du pouvoir. Sous leurs attaques violentes, les catholiques s'éveillent et, dès l'automne de 1920, les socialistes subissent une sérieuse défaite aux élections. Ils perdent le pouvoir, mais continuent la lutte contre l'Église par des moyens extra-parlementaires. Ils poussent le mouvement d'irrégion qui grandit surtout après 1927, quand le gouvernement doit réprimer leur révolte. Finalement, ils échouent devant la résistance catholique.

A partir des élections de 1920, éliminant les socialistes, le Parti social chrétien gouverne presque seul le pays, travaillé de problèmes extrêmement ardu. L'économie est bousculée, les finances dilapidées; une inflation fantastique ruine toute valeur monétaire. L'Autriche va sombrer dans le chaos. A cette heure de désespoir, un sauveur apparaît dans la personne d'un prêtre, Mgr Ignaz Seipel, élu chef du Parti social chrétien et du gouvernement. D'une main forte et sage, il met le pays sur la voie de la convalescence. Le Dr Seipel réussit à convaincre la Société des Nations que l'Autriche a besoin d'un crédit international; en retour, il s'engage à sauvegarder son indépendance. Les socialistes l'accusent de haute trahison contre l'Allemagne. Sa merveilleuse réorganisation du système monétaire attire l'attention du monde entier. En même temps qu'il assainit les finances de l'État, il donne un nouvel élan à l'industrie, aux professions et au commerce. L'Autriche est sauvée: une ère de prospérité s'annonce.

Le Dr Seipel, comprenant l'insuffisance de l'économie, réclame aussi le relèvement des âmes. Les socialistes en profitent pour l'abîmer d'insultes et poursuivre leur lutte contre le Parti social chrétien. Un fanatique attente à la vie du Dr Seipel, qui ne s'en remettra jamais complètement. Il meurt en 1932. Grand homme d'État dont la mort est une perte non seulement pour l'Autriche, mais pour le monde.

La crise économique universelle avait retardé l'œuvre d'assainissement du Dr Seipel. Si son œuvre en somme demeura intacte, ce fut grâce à ses successeurs, en particulier au Dr Engelbert Dollfuss, devenu chancelier de la Fédération en 1932, quand d'autres nuages menaçants s'accumulent sur le pays.

Dollfuss, devant la gravité de la situation, s'efforce de gagner les chefs socialistes à collaborer. Ils refusent, forçant Dollfuss, pour obtenir une majorité parlementaire, de s'allier à la « Garde du pays » (*Heimwehr*) du prince Starhemberg, qui a gagné huit députés aux élec-

tions de 1931. La Garde du pays passait pour fasciste; pourtant elle repoussait le national-socialisme et défendait l'indépendance autrichienne. On ne saurait blâmer Dollfuss de cette coalition nécessaire. Le 30 janvier 1933, quelques mois après son accession au gouvernement, Hitler et les Nazis, parvenus au pouvoir en Allemagne, veulent aussi gouverner l'Autriche. Dollfuss sait bien que l'existence même de l'Autriche catholique est en jeu: il résiste. La propagande nazie s'en donne dans les discours, la radio et la presse d'Allemagne; elle y consacre de fortes sommes; elle organise des bandes de terroristes autrichiens, composées pour la plupart de chômeurs. Pendant des semaines, jour après jour, dans tous les coins du pays, sabotage, attentats, explosions. Après un vil attentat contre des gymnastes catholiques, dont plusieurs perdent la vie, le gouvernement dissout le parti nazi et ses organisations en Autriche; de plus, il interdit la publication de ses journaux. Dollfuss est le seul homme d'État qui s'oppose énergiquement au nazisme. Il connaît tout le danger du néo-paganisme; il ne fait pas la moindre concession.

Mais beaucoup d'Autrichiens ne comprennent pas la résistance de Dollfuss. Un mois après qu'Hitler a pris le pouvoir, les dangers se manifestent de plus en plus. Néanmoins, les chefs socialistes d'Autriche organisent sans raison une grève générale des chemins de fer, dans le seul but de fatiguer le gouvernement. Dollfuss a tôt fait de briser cette grève, ce qui lui vaut les attaques des socialistes qui réclament un vote de confiance de la Chambre. A cause d'une divergence d'opinions survenue au scrutin, le président et ses deux substituts, séance tenante, donnent leur démission. Contre leur intention, ils paralysent le gouvernement. Dollfuss retient le pouvoir sans parlement. Ses adversaires en profitent pour imaginer les accusations les plus graves et présenter une image totalement faussée de Dollfuss comme homme politique.

Depuis longtemps les socialistes préparent la révolution. Leurs chefs n'ont aucun patriotisme. Déjà, en 1920, ils ont armé une milice indépendante sous le nom d'« Union républicaine de protection » (*Republikanischer Schutzbund*). Vouloir dissoudre cette armée privée entraînerait, sans aucun doute, une guerre civile. Aucun gouvernement ne prendra ce risque. Ce fait donne la meilleure raison d'être de la Garde du pays, qui fut d'abord un mouvement de défense contre l'Union républicaine de protection. En grandissant, la Garde du pays se choisit un programme politique, parfois opposé au Parti social chrétien. La Garde du pays ainsi que l'Union républicaine de protection sont des armées organisées par des particuliers.

Après l'élimination du parlement, le gouvernement dissout le parti nazi et confisque ses armes. Emil Fey, ministre de l'Intérieur et chef de la Garde du pays, chargé d'exécuter la confiscation, ordonne de saisir aussi les armes de l'Union républicaine de protection. Lors

d'une descente dans un local socialiste à Linz, le 12 février 1934, les socialistes reçoivent la police par des coups de feu. La police riposte; la guerre civile redoutée commence. Quelques heures plus tard, elle éclate à Vienne et dans plusieurs autres villes. Pendant que les Autrichiens s'entre-tuent, la radio allemande et la presse nazie sont au comble de la joie; enfin elles croient l'heure venue. La guerre civile se poursuit; il y a des centaines de victimes. Alors le gouvernement ne dissout pas seulement l'Union républicaine de protection, mais aussi le Parti socialiste, ses organisations et syndicats. Ce fut, sans aucun doute, une erreur politique, faussement appréciée d'ailleurs à l'étranger. Dollfuss n'a aucune intention de dictature. Que les événements prennent cette tournure, rien d'étonnant si l'on admet que Dollfuss n'a d'autre ambition que de sauver la patrie, tandis que les socialistes cherchent leurs seuls intérêts. Dollfuss sollicite la protection de l'Italie contre les nazis. A ce moment, Mussolini se trouve opposé à Hitler et Dollfuss est convaincu que la protection italienne suffira à tout sauver. Sa nouvelle législation du 1<sup>er</sup> mai 1934 tente de concilier démocratie et autorité. Si les élections avaient eu lieu selon ses prévisions, le terme de « dictateur autrichien » serait un non-sens.

Dollfuss devient l'ennemi mortel d'Hitler. Le 25 juillet 1934, une bande de nazis pénètre dans la chancellerie de Vienne et assassine le chancelier. Ce meurtre brutal semble commis sur l'ordre d'Hitler. Quand les nazis apprennent que l'assassinat indigné le monde civilisé, et que Mussolini mobilise des divisions pour empêcher Hitler de continuer les violences, aussitôt ils s'apaisent et nient leur responsabilité. Mais après l'invasion de l'Autriche, ils jettent le masque, prennent leur responsabilité, érigent des monuments aux assassins.

On pourrait critiquer, même rejeter, le programme politique de Dollfuss; on doit pourtant reconnaître que Dollfuss orientait tous ses actes en vue de l'indépendance de sa patrie. Il est tombé en martyr, martyr des forces des ténèbres, contre lesquelles le monde entier devra lutter cinq ans après.

Le Dr Kurt von Schuschnigg, le nouveau chancelier, se trouve devant une tâche pénible. En apparence seulement, le nazisme s'est retiré. L'ambassadeur allemand Rieth, mêlé aux événements sanglants, est rappelé. Franz von Papen le remplace, froidement accueilli. Avec beaucoup de précautions il travaille à ruiner l'Autriche. Le chancelier Schuschnigg ne s'y trompe pas. Il voit aussi les difficultés à l'intérieur, et il essaie de les surmonter. Le problème des milices privées, surtout la Garde du pays, l'inquiète: sans la pacification chez soi, comment arrêter les attaques des nazis?

Au printemps de 1936, après de longues négociations, il réussit à dissoudre les « armées privées », en les rangeant dans une milice soumise au ministère de

la guerre. Puis il s'efforce de gagner les ouvriers socialistes à collaborer avec l'État, car depuis février ils se tiennent à l'écart. Peu avant l'invasion hitlérienne, ces négociations arrivent à bonne fin. En face du danger, alors trop évident, ils sont non seulement prêts à collaborer, mais à défendre la patrie menacée. Quelques heures après cet accord, les divisions blindées allemandes roulent dans une Autriche peu fortifiée, vite soumise au Troisième Reich. La *Gestapo* suit l'armée, arrête les membres du gouvernement et tous les chefs catholiques. C'est le commencement d'une ère de destruction comme l'Autriche n'en a jamais connue. Le système scolaire, les organisations et la presse catholiques, tout est voué à la ruine. Beaucoup de monastères sont confisqués. Tout catholique est éliminé de la vie publique.

Il y a plus de cinquante ans, le mouvement pangermaniste et antireligieux a échoué contre la résistance des catholiques autrichiens. Il y a vingt-cinq ans, les socialistes attaquaient violemment l'Église et tentaient de provoquer un mouvement d'apostasies; ce fut un échec: le peuple resta fidèle à sa foi.

Le pangermanisme hitlérien, par les moyens sanglants, a accompli ce qui semblait impossible. L'assassinat de Dollfuss, la mort de centaines d'Autrichiens pendant la défense de 1933 jusqu'à 1938, le meurtre de milliers de patriotes après l'invasion nazie, la destruction de toute vie religieuse, ce sont là ses œuvres. Des milliers de catholiques ont subi la prison et les camps de concentration. Cette rage s'accompagne d'une guerre d'extermination contre les Juifs autrichiens qui aiment leur pays. On fait périr tout ce qui éveille le souvenir de la patrie. Les nazis changent même le nom *Autriche* en *Ostmark*. Rien, absolument rien, ne devra en rester. La haine diabolique des nazis se croit matresse: l'Autriche disparue de la carte disparaîtra de la mémoire de l'humanité. Un an et demi après l'annexion, Hitler déchaîne sa guerre furieuse; il semble d'abord subjugué l'Europe. Mais la Justice divine l'arrête: ses forces militaires sont vouées à la destruction. La bonté de Dieu a exaucé la dernière prière de Schuschnigg: « Dieu, protège notre pays, l'Autriche! » Du terrible chaos, l'Autriche, béante de mille blessures, va ressusciter.

Le 1<sup>er</sup> novembre 1943, les Alliés ont affirmé qu'ils rendraient l'indépendance à l'Autriche. Depuis lors, rien. La première victime d'Hitler n'est pas reçue chez les Nations Unies. Elle ne possède ni gouvernement en exil ni comité reconnu par les Alliés pour défendre ses intérêts. Toutes les autres nations supprimées par Hitler en ont, qui préparent leur reconstruction économique d'après-guerre. L'Autriche en est privée.

Pourtant, elle va retourner à la démocratie; les partis politiques vont revivre. Au printemps de 1944, Vienne a essayé de rétablir le Parti social chrétien. La *Gestapo* l'a étouffé dans le sang de trente-quatre res-

ponsables. Or, ce parti se reforme à l'étranger, à New-York, siège provisoire de la direction: 165 ouest, Quarante-Sixième Rue.

Les catholiques autrichiens restent dans une situation extraordinairement pénible. Le Parti social chrétien qui les représente va défendre, à l'avenir comme

dans le passé, les droits de l'Église et de la religion, avec courage et force. Mais la guérison des blessures infligées par le nazisme dépasse les forces d'un peuple. Sans l'aide des catholiques du monde entier, surtout des États-Unis et du Canada, la reconstruction de la vie catholique ne peut s'y réaliser.

## CORRESPONDANCE

### Le français à Toronto

DERNIÈREMENT, à l'hôtel de ville en séance, l'échevin Butt se lève tout furieux contre l'enseignement français dans certaines écoles de l'Ontario, en particulier d'Ottawa... Il ajoute: « La semaine dernière, devant une école de Toronto, entièrement confiée à des instituteurs de langue anglaise, qu'est-ce que je vois devant la porte centrale? L'annonce d'un film français aux élèves! » Et il fait une sortie contre le français: « Je sais que je vais passer pour un défaitiste; peu importe, je crois de mon devoir de m'élever contre de tels empiètements, etc... »

Dans un tramway, conduit par une pimbèche qui ne doit même pas savoir tourner une crêpe ou cuire un œuf sur le plat, deux bons Canadiens de Shawinigan, venus à Toronto chercher de l'ouvrage, causent en français. Un constable debout devant eux les interpelle: « Vous êtes obligés de parler anglais à Toronto. » L'un, pas bête, lui réplique: « Et vous, quand vous venez dans Québec, est-ce qu'on vous empêche de parler votre langue? » Alors la police les agrafe par le bras, les descend du tramway et dit au Mauricien: « Tu es trop fin; montre-moi ta carte d'enregistrement. » Le petit Canadien n'a pas froid aux yeux: « Vous ne la verrez pas! Ça ne vous regarde pas: vous n'êtes pas une police militaire. » Indigné, le constable pousse nos gars dans une pharmacie et réclame une police militaire, disant que deux moineaux de vingt ans se réfugient à Toronto pour éviter l'armée. La police militaire arrive et constate que nos jeunes ont leur exemption. Le constable avait déjà pris le bord. Les deux Canadiens auraient voulu le revoir pour lui faire des pieds de nez.

Un joli petit fait: au sortir de l'école canadienne-française, trois élèves de douze ans parlent en français. Passe un aviateur, qui les arrête: « Voyons, petits scélérats, ne parlez pas cette langue-là! » Les petits lui répondent: « Le français, c'est la langue que mon grand-père parle chez nous, et c'est la meilleure langue. » Alors l'aviateur: « Quand même votre grand-père la parlerait, vous autres, vous n'êtes pas obligés de la parler; c'est la langue des ignorants. » A quoi les gamins, pas très logiques mais pas fous, rétorquent: « Si c'est la langue des ignorants, parle-la donc si t'es capable; et si t'es pas capable, ferme ton trou!... » Et de filer en courant...

Autre cas, moins rigolo. A l'hôpital, dans une chambre à deux. L'autre malade juge mon accent un peu français; il m'appelle: « Vous êtes un Canadien? »

— Oui. Vous?

— Moi aussi.

— Mais, monsieur, au pied de votre lit, c'est écrit *Francis Lucky*.

*La Direction, en publiant ces communications, n'en approuve pas nécessairement la teneur. Elle veut seulement présenter à ses lecteurs des points de vue intéressants, motivés, originaux. Seules les lettres signées sont considérées et elles devraient se limiter à quelque trois cents mots.*

— Je vais vous dire: mon vrai nom, c'est François Lachance. Je ne faisais pas d'argent avec ce nom-là, qui m'attirait des moqueries, pas la clientèle anglaise. Alors j'ai reviré mon nom, et maintenant je fais de l'argent comme de l'eau.

— Avez-vous des enfants? Comment s'appellent-ils?

— Les petits Lucky. J'ai pensé que l'argent, nécessaire pour vivre, l'emporte sur le français... » Il tient mordicus à son Lucky. Les enfants ne sauront jamais que leur père était pur Canadien. A la maison, pas un mot de français. Si ce n'est pas de valeur... Pourquoi notre Québec n'établit-il pas ses surplus de population, avant ces éparpillages? Des cas pareils, j'en ai des flottes!

C. M.

Toronto.

### Communisme, corporatisme, après-guerre

THE NEWS of the corporatist congress held on the 7th and 8th of this month in Montreal were encouraging.

Certainly I do not feel that any circumstances should bar those who are acquainted with the principles of corporatism from personally spreading those ideas among others, especially leading intellectuals who influence the trend of popular opinion.

The hour is later than most people think. Communism and Socialism are spreading everywhere in Canada, especially since Communism has become internationally respectable. Recent political events in Europe reveal the indirect influence of the Red Army. Is Hungary to suffer another Bela Kuhn and Germany a revival of the Spartacist movement? Anti-communist groups in all lands have almost unanimously agreed on corporatism as the logical alternative.

Unfortunately, a well-organized movement possessing attractive propaganda literature is badly needed to acquaint English-speaking Canada with corporatism. Even a corporatist paper would be an effective beginning. Before the war there were several promising groups...

Because of the problems of the post-war years, people are now acutely aware of the social question. Unfortunately most popular interest is tending towards the left. Must we await the appearance of a pragmatic fascist movement before the trend is stemmed?

At present the outlook for corporatism outside of Quebec province does not look hopeful. It is beginning to be a case of "too little and too late." Every other current social idea seems to have gained a considerable head start.

But I feel certain that if the current advocates of corporatism fail to win the public to supporting the true basis of social peace, then other patriots will apply more determined methods to achieve this end.

AN OBSERVER.

New Brunswick.

« LE PROCHAIN CHAPITRE de l'histoire du monde à s'écrire va enregistrer une course au pouvoir entre la Russie soviétique et le bloc démocratique, brusquement éveillé. » Tel est le thème d'une causerie faite à Boston, en mars dernier, par le R. P. Edmund-A. Walsh, S. J., et intitulée : *l'Avenir de l'Europe à la lumière de Yalta*. Voici quelques phrases clairvoyantes tirées de cette conférence :

« Protégé par une confédération slave sur sa frontière occidentale et, en Asie, par une chaîne de républiques amies et peut-être affiliées, placé ainsi dans une position stratégique inexpugnable, l'État communiste sera prêt à toute action réclamée par l'évolution de la géopolitique soviétique... »

« En 1970, la Russie soviétique comptera une population de 270,000,000. Il est difficile de croire que cette masse vibrante d'humanité demeurera statique sur le plan international. D'autant plus que ses dirigeants sont prédisposés, par la logique de leur position et par leur psychologie révolutionnaire traditionnelle, à certaines formes bien nettes d'action sociale, économique et politique... »

« Les conquêtes de l'État soviétique, qui le rendent le plus fort au monde, seraient pour lui un poids mort s'il ne les utilisait au profit du monisme philosophique et des convictions messianiques qui sont le centre du système politique de l'U. R. S. S. Négliger ce facteur permanent et ne tenir compte que des fluctuations actuelles de la politique étrangère de l'U. R. S. S., est une erreur dangereuse... c'est oublier l'élément le plus dynamique du communisme. »

## FOYERS CATHOLIQUES, Foyers PROTESTANTS

UNE ENQUÊTE statistique faite en 1941 dans la ville d'Indianapolis sur différents facteurs qui influent sur le taux de la natalité a révélé quelques faits intéressants.

Les familles catholiques se sont montrées de 18% plus fécondes que les familles protestantes. *Les mariages mixtes*, fait digne d'être noté pour lui-même et pour ses conséquences démographiques, sont encore moins féconds que les mariages entre protestants. Mais c'est chez les Juifs que la natalité est la plus basse.

Si l'on prend pour base le degré d'instruction de la femme, le taux de fécondité des couples catholiques l'emporte de 40% sur celui des couples protestants au degré de l'enseignement secondaire, mais au niveau primaire, les deux sont sensiblement égaux, les catholiques ne l'emportant que par 3%. Les proportions sont à peu près les mêmes si l'on prend pour base le degré d'instruction du mari ou encore des deux conjoints à la fois. Ceci indique que ce sont surtout les classes instruites, chez les protestants, qui diminuent le taux des naissances, alors que les catholiques du même niveau intellectuel savent mieux agréer les enfants.

Notons en passant que ce fait vient contrecarrer le mot désormais fameux du Rév. Silcox, de Toronto, sur « les primitifs, les ignorants et les imbéciles » qui ont plusieurs enfants; les catholiques instruits ne sont pas plus imbéciles, apparemment, que les protestants instruits, mais peut-être les convictions morales ont-elles des racines plus profondes chez les uns que chez les autres.

On remarque aussi qu'il y a très peu de différence entre les divers groupes religieux lorsque la femme est en dessous de vingt-huit ans. Passé cet âge, les catholiques l'emportent de plus en plus. Plus la femme est âgée au moment de son mariage, plus la différence de fécondité est à l'avantage des catholiques.

# A V E C O U S A N S C O M M E N T A I R E S

## LES FEMMES DONNENT LE TON

« QUAND LES FEMMES sont des dames, les hommes sont des gentilshommes. Quand les femmes n'ont à peu près plus de respect pour leur caractère sacré, les hommes n'en ont plus du tout. » C'est par ces mots, cités dans *Time*, que S. Exc. Mgr Cushing, archevêque de Boston, indiquait dernièrement aux femmes l'influence qu'elles peuvent avoir sur le ton de la société où elles vivent.

Et il continuait : « Si notre monde moderne peut être caractérisé comme vulgaire et grossier, les femmes de nos jours en sont grandement responsables, car les hommes se modèlent sur les femmes... La grossièreté du langage et son inconvenance, les manières brusques et égoïstes, les rires bruyants et bêtes, le bas niveau du goût, la passion pour le cinéma vil et pour de la musique plus vile encore, l'engouement pour des girations de maniaque, tout ce qu'on appelle, par euphémisme, le monde moderne... caractérise un nombre croissant de nos jeunes d'aujourd'hui. »

## POUR LA « VRAIE » BONNE ENTENTE

LE *FAMILY HERALD AND WEEKLY STAR* de Montréal est, au pays, le grand journal agricole de langue anglaise. Il possède un tirage de 302,000, dont seulement 14,000 dans le Québec. 113,000 de ses exemplaires vont chaque semaine dans l'Ontario, 103,000 dans l'Ouest canadien, et 57,000 dans les Provinces Maritimes. C'est dire qu'un tel journal jouit donc d'une influence énorme dans les milieux ruraux hors du Québec et par ailleurs n'a aucun besoin, pour prospérer, de flagorner les Canadiens français. Ces considérations permettent de mieux apprécier le désintéressement de l'article où son directeur, M. Roderick Stuart Kennedy, en page éditoriale du 9 mai, prend la défense des Canadiens français du Québec. Voici les principaux passages de cet article :

« Une dépêche de la *Canadian Press* nous apprenait récemment que « Mme Grace McInnis, députée de la C. C. F. » pour Vancouver-Burrard à la législature de Colombie, a « affirmé, dans un forum de la C. C. F., que c'est une combinaison formée de l'Église, d'industriels et de politiciens « qui a tenu les Canadiens français du Québec ignorant, « un-educated and helpless ».

« Le *Family Herald* est publié dans la province de Québec depuis soixante-quinze ans. Son personnel, en grande partie de langue anglaise et protestant, connaît les conditions qui existent dans cette province. Il sait tout ce qu'on peut dire de mal sur le Québec, mais aussi tout ce qu'on en peut dire de bien. Il n'a aucun intérêt à mettre les choses au point, car, si les Canadiens français étaient aussi mauvais que Mme McInnis le laisse entendre, ce sont ses membres qui seraient les premiers à en souffrir... »

« Les Québécois diffèrent des Anglo-Canadiens en bien des façons. Nous avons signalé souvent ces différences, mais aussi souvent nous observons que différence ne signifie pas infériorité. Ainsi que nous l'avons affirmé dans *20th Century Farming*, la variété est quelque chose de sain, et elle est inévitable parmi les humains quand on ne la supprime pas par la force.

## LA COOPÉRATION AU COLLÈGE

LE SÉMINAIRE DE NICOLET a été l'un des pionniers dans l'organisation coopérative des étudiants. Une coopérative d'achats, fondée il y a déjà quelques années, déclarait, comme chiffre d'affaires pour l'exercice 1943-1944, la jolie somme de \$6,313.06 et prévoit que cette année les \$7,000 seront dépassés. La Caisse populaire, elle, qui n'en est qu'à sa deuxième année, déclare un actif de \$4,857.93. Au mois d'avril dernier, elle avait en dépôt \$4,685.46, son capital souscrit était de \$145 et elle avait prêté \$269 à ses sociétaires.

Il est intéressant de souligner que ce sont les élèves eux-mêmes qui assument toute l'administration et la vigilance. Ceux qui sont chargés de cette administration prennent l'heureuse expérience des affaires et tous les élèves ont l'occasion, s'ils le veulent bien, de se familiariser de façon sérieuse avec le mouvement coopératif, théorie et pratique: préparation efficace à la vie réelle.

« Les Canadiens français du Québec ont des traditions différentes, des types de fermes différents, des lois civiles différentes et une manière de voir différente sur bien des points d'importance. Mais ces différences se tiennent dans les bornes de la normale. Elles sont le résultat de causes et d'effets naturels qui agissent sur des gens fondamentalement semblables à nous.

« Mais quand des ignorants les regardent du dehors ou même essaient par l'intérieur de s'en faire une idée trop rapide, ils se sentent inévitablement choqués de trouver les citoyens canadiens-français différents d'eux-mêmes. Dans le Québec français, l'Église a sa propre place très spéciale dans la vie du peuple et elle pourvoit à bien des besoins de ses paroissiens auxquels, dans les provinces protestantes anglaises, on pourvoit d'autre façon. Le fait qu'il y a plus d'uniformité de croyance religieuse dans le Québec que partout ailleurs au Canada s'explique simplement par une plus grande uniformité de race, de traditions, de langue et d'idéal.

« Seule l'ignorance la plus grossière peut oser appeler le Québécois ignorant. Il ne l'est pas! Il est instruit et sage en bien des façons que le Canada anglais respecterait s'il les connaissait et les comprenait mieux... »

« Bien que le Québec ait probablement le système le plus évolué de coopératives au pays, les socialistes ne voudraient et ne pourraient pas épargner ce système, s'ils possédaient le pouvoir auquel ils aspirent. Un Québec avec sa propre langue, ses traditions, et ses coutumes offusquerait standardisation et uniformité. Or, comme une standardisation considérable est essentielle au socialisme, il lui faut supprimer par la force les exceptions qui l'empêchent. Ce principe est inhérent à toute forme de totalitarisme et le socialisme n'est qu'une des formes de celui-ci.

« Nos excellents frères canadiens-français, qui sont extrêmement têtus, ne sont ni morts ni mourants... Ils sont et seront une partie vivante et vitale du Canada. Si les socialistes n'aiment pas cela, ils devront faire comme tous les autres qui ont essayé de changer les Canadiens français, c'est-à-dire les avaler tout ronds !... »

DANS UNE ARMÉE, il y a des officiers et des soldats qui se battent, risquent leur vie et meurent; il y a aussi d'autres hommes dont le rôle est moins glorieux et peut devenir même odieux. Les profiteurs sont de ces derniers.

A Washington, le *War Investigation Committee*, présidé par M. Truman avant son accession à la vice-présidence des États-Unis, vient de rendre publiques quelques-unes de ses découvertes édifiantes. Son dernier rapport étudie la manière dont on a disposé de ce qu'on appelle pudiquement les « surplus de guerre »: il s'agit, en termes plus clairs, des commodités que les services armés ont achetées en quantités massives, pour s'apercevoir après coup qu'ils n'en avaient pas besoin.

Voici quelques exemples cités par le P. Wilfrid Parsons, dans *America* du 12 mai.

A Ogden (Utah), 100,000 piles sèches de l'armée furent vendues au prix de \$125. Leur coût avait été de \$200,000. Les profiteurs les revendirent à des distributeurs au prix de \$30,000, signe qu'elles n'étaient tout de même pas si mauvaises. Le Comité a réussi à empêcher d'autres marchés de même taille. Ainsi l'Aviation tenta de vendre 500 tonnes de vis en cuivre et en acier et le département de la Guerre, 65,000 livres de drap kaki au prix des « guenilles ».

« Ce qui frappera le plus le simple pékin, ajoute le P. Parsons, c'est la prodigalité avec laquelle les services achetés n'importe quoi. Ainsi, dans les surplus sont compris 90,072 marmites en fonte, 7,016 théières émaillées, 22,691 baquets galvanisés... »

## L'ÉTAT EN MARGE DE LA LOI

DANS LA *REVUE DU BARREAU*, livraison de février dernier, M<sup>e</sup> Dollard Dansereau nous livre de sérieuses réflexions sur « l'État qui donne lui-même l'exemple du mépris des lois »:

« Je puis forcer le secrétaire d'une compagnie à remplir les devoirs de sa charge; il m'est impossible de mettre à la raison un fonctionnaire qui s'entête à me refuser justice. En outre, dès que le gouvernement crée une commission et lui confie des pouvoirs judiciaires, il soustrait à l'appel les décisions qu'elle rend. Les arrêts de la Cour suprême sont peut-être plus fragiles que les décisions de la Commission des prix et du commerce en temps de guerre. L'État professe que les fonctionnaires sont les émanations de la personne infaillible et qu'il doit sauvegarder leur arbitraire. Signalons la Loi 74 des Statuts refondus du Québec, 1941, au sujet de la prescription par six mois de certaines créances contre le gouvernement de Québec: loi d'une valeur discutable!

« Il faut dénoncer avec autant de vigueur le mépris des lois constitutionnelles. Dès avant la guerre, aux États-Unis comme en notre pays, le gouvernement central s'est ingénié à imposer ses vues malgré le droit public et la volonté populaire. On ne saurait énumérer les lois fédérales qui, de 1930 à 1940, ont été déclarées inconstitutionnelles. Depuis 1939, la défense nationale couvre de son manteau les usurpations souvent les plus inattendues... »

« Le principal sujet d'alarme, me semble-t-il, c'est encore que l'État donne l'exemple du mépris de la parole donnée après avoir en quelque sorte enseigné le mépris des lois. Dans une charte imitée de la Déclaration des droits de l'homme, on a promis au monde la liberté, il y a environ trois ans. Un des signataires de cette charte déclarait ensuite, aux applaudissements de tout un parlement et peut-être de tout un peuple, qu'il avait été élu premier ministre non pour liquider l'empire de ses pères, mais pour l'affermir, si possible, fût-ce au mépris de la liberté des autres pays. »

# LE CHOC DE DEUX CULTURES

Louis-Bertrand RAYMOND, S. J.

D'UN récent ouvrage sur la Colombie sud-américaine, *Colombia, Gateway to South America*, par Kathleen Romoli, nous tirons ce témoignage sur l'attitude de l'Amérique du Sud vis-à-vis des États-Unis: « The admiration (of Latin America) is more for our material achievements and ability to get what we want than for our spiritual quality; the mistrust is not so much opposed to it as derived from it... The Colombians still measure quality by what you are rather than by what you have, and their criteria are nearer those of pre-1914 Europe than those of post-1918 United States. » C'est-à-dire que deux cultures bien distinctes sont en jeu, que le panaméricanisme ne s'opérera pas tout simplement par l'orientation nord-sud des relations financières et diplomatiques, mais qu'il y faudra de part et d'autre beaucoup de largeur de vues, de tact et de compréhension.

Les États-Unis ont déjà à se faire pardonner un passé dont les pays hispano-américains gardent le souvenir amer: leur appui dans les persécutions du Mexique, leur ingérence au Nicaragua, l'occupation de Saint-Domingue, Théodore Roosevelt qui, pour employer ses propres mots, « s'empare de la zone du Canal de Panama » (*el gran dolor nacional*, écrivent encore les historiens et les géographes colombiens). Sans doute qu'ils ont amélioré les systèmes de communications, l'hygiène et la finance des territoires occupés, il les ont dotés de *more efficiency*; mais ils ne doivent pas croire que cela suffit à tout faire pardonner, ni que leur foi en la mission civilisatrice d'un peuple supérieur par l'argent et la force plaise aux nations qu'elle menace dans leurs croyances et leurs destinées.

Le temps n'est plus où Taft déclarait: « The hemisphere is ours de facto, as already, by virtue of racial superiority, it is ours de jure » — la race supérieure, là aussi! Mais la tentation demeure de maintenir en tutelle, par l'ingérence économique et aujourd'hui par la diplomatie, des républiques devenues majeures au point de rêver de domination sur le voisinage. Les Sud-Américains goûteront peu le ton protecteur de Kathleen Romoli: « We protected them when they were young and unsure, and we leave no doubt that we intend to go on doing so. » A voir les Nord-Américains s'offusquer d'entendre parler d'*imperialismo yanqui*, on se demande si ce n'est pas un trait anglo-saxon de découvrir, en toute bonne foi, la mission de protéger et de faire progresser les petits peuples au prix de leur liberté et de leur propre mission. Les États-Unis prouveraient-ils à leur tour quelle civilisation est la leur? « We are honestly bewildered that any one should doubt the motives and intentions of the United States — so obviously altruistic, so crystal

clear. Why, look what we've done for them... » (*Op. cit.*, p. 310.)

Leur attitude culturelle n'est guère plus au point. Ils oublient trop que l'Amérique du Sud est bel et bien latine, qu'elle attache donc plus d'importance à l'esprit qu'à la matière et montre sur quels critères elle appuie ses préférences. Les « bons voisins » du Nord s'indignent d'entendre parler de péril *yanqui*; ils ne comprennent pas qu'une culture spiritualiste estime dangereux tout engouement qui sacrifierait au matériel des valeurs plus hautes, la religion par exemple.

Au premier congrès de la culture hispano-américaine, tenu à Salta (Argentine), en septembre 1942, M. Ruiz-Guinazu plaçait la religion au premier rang des valeurs qui fondent cette union culturelle. Pour avoir ignoré le catholicisme, les États-Unis se sont attiré déjà de profondes antipathies. Voici comment leur troisième Conférence panaméricaine d'Éducation, organisée par Washington, fut jugée par *Criterio*, hebdomadaire catholique de San-Salvador: « La Conférence d'Éducation est tout simplement une manœuvre socialiste et communiste, habilement dirigée par le Gouvernement révolutionnaire du Mexique et patronnée par l'Union panaméricaine, et, pour tout dire, par ces messieurs de Washington qui n'ont rien compris à nos problèmes et qui, au contraire, au lieu de justifier de quelque façon l'existence de cette union, cherchent à détruire ce qu'il y a de plus précieux dans notre culture. » (28 août 1937.) A la séance solennelle de clôture, on approuva la proposition impie: « La Conférence reconnaît que l'enseignement à caractère religieux dans les écoles primaires est nuisible à la santé mentale et à la culture ultérieure des enfants; elle suggère aux pays américains de se rencontrer sur ce terrain de l'éducation et d'écarter autant que possible les questions religieuses du programme des écoles primaires. » Pareille proposition est fille de l'emprise maçonnique qui travaille l'Amérique latine, dans sa politique et son éducation.

Les soupçonneuses réticences d'un bon nombre de Sud-Américains ne sont donc pas de simples préjugés quand tous peuvent constater l'invasion d'une phalange de pasteurs protestants américains, chassés d'Orient, et repliés sur leurs pays, pour les « convertir ». Grâce aux faciles conditions d'entrée d'un gouvernement complaisant, mille pasteurs, en une seule année, se seraient établis en Colombie! « Néanmoins, avoue candidement le journaliste protestant White, notre inhabileté à nous gagner l'amitié et la confiance du Sud nous déconcerte profondément. » L'explication est pourtant bien simple: ces zélotes prétendent venir « évangéliser et arracher au paganisme » des pays fon-

cièrement catholiques, la Colombie par exemple. Les catholiques américains ont mieux compris l'attitude sud-américaine: « Au lieu de nous faire des amis, nous sommes en train de les insulter » (*Catholic Digest*, juillet 1942 et septembre 1943); « Je reviens d'un séjour de deux ans, surtout au Paraguay et au Brésil. Je puis affirmer que les procédés employés par nos protestants dans ces pays me sont connus, et qu'ils ne sont rien d'autre qu'une insulte contre l'Église. Voilà le motif le plus profond de l'antipathie contre nous. »

La réaction spontanée contre cette attitude politique et culturelle pètrie d'erreurs et de préjugés a pu varier suivant les républiques; elle est toujours aigre. La Colombie elle-même, que les Américains considèrent comme particulièrement sympathique, réagit pareillement devant les maladroites et les insultes protestantes.

En politique, la réaction est vive surtout en Argentine. Dernièrement, cette république ralliait le Paraguay, après la Bolivie, dans sa politique hostile: « The U. S. lost another Good Neighbor; Argentina gained another satellite », commente le *Time* du 3 avril. Si l'on en juge par la difficulté qu'éprouve la diplomatie étatsunienne à maintenir dans son giron les républiques du Sud, celles-ci n'ont pas grand foi au désintéressement de Washington. Le *Time* du 13 mars signale: « The U. S. had suffered a severe diplomatic defeat. The Argentine Government had shown real strength. Never at week's end had U. S. Pan-American policy been in sorer straits. » Le 20 mars, il parle de manifestations devant l'ambassade américaine de Buenos-Ayres: « Waving flags of Argentina, Spain, Bolivia, Paraguay and Chile, they shouted: Down with the Yankees! »

En 1931, contre la menace communiste d'Espagne et d'Amérique, on lança le mouvement de la *Hispanidad*. Pour objectif, la prise de conscience et la mise en valeur de cette communauté de foi, de pensée et de sang qui unit cent soixante-cinq millions d'âmes (Espagne, Portugal, Philippines, Amériques Centrale et Méridionale). En 1934, Mgr Goma y Tomas, archevêque de Tolède et primat d'Espagne, venu à Buenos-Ayres pour le Congrès eucharistique, prononça une brillante et vigoureuse apologie de l'Hispanité. Franco reprit à son compte l'idée d'Hispanité, en dépassant le caractère culturel et religieux, pour la faire politique, voire impérialiste, dans l'enthousiasme de la victoire sur les Rouges. M. Bailey W. Diffie, dans la *Hispanic American Historical Review* (septembre 1943), rabroue cette Hispanité de tendance « phalangiste, fasciste et germanophile ». Pour les États-Unis, une telle Hispanité est plus que suspecte; elle prend les allures d'ennemie déclarée.

Les Sud-Américains, qui, devant le danger culturel du colosse américain, éprouvent un besoin d'Hispanité, refusent celle de Franco, déformation impérialisante qu'ils appelleraient Hispanisme. Ne songeant nullement à se raccrocher à l'Espagne, pas plus que les États-Unis

ne veulent retourner à l'Angleterre, ils rejettent l'idée impérialiste du mouvement. Ils précisent que l'idéal de l'Hispanité est d'ordre spirituel, visant à mettre en valeur le patrimoine culturel hérité de l'Espagne ou du Portugal. Cette conception, qui est l'originale, n'agrée pas à tous: le nom d'Hispanité rappelle de mauvais souvenirs à la masse, qui ne distingue pas toujours l'Espagne républicaine de l'Espagne royaliste. Puis, il évoque une Espagne actuellement incapable d'éblouir des nations dont le développement veut plus que des gloires passées. Aussi l'idéal authentique de l'Hispanité se présente-t-il parfois sous un autre nom (on dira *latinaméricanisme* par exemple) qui manifeste un souci d'adaptation pour faciliter le succès.

Au début, l'Hispanité apparut comme un rempart anticommuniste. La menace subsiste; elle s'aggrave au point de faire désirer un renouveau du mouvement. En mars 1944, Gregori Fedorovitch Rezanov, représentant officiel de l'Union Soviétique, arrive en Colombie, accompagné d'une suite de trente-quatre membres, — un chiffre! Aucun dignitaire pour le recevoir à l'aéroport: les Colombiens se demandent ce que peut bien venir faire pareille équipe, chez eux qui ont un seul représentant en Russie. Ils apprennent bientôt que Bogota devient un centre de formation russe en Amérique latine! Ce centre compte actuellement quatre-vingts membres, pourvus de fonds considérables. Un triangle soviétique Mexico-Bogota-Santiago n'a rien de rassurant, si l'on songe que la Soviétie est déjà reconnue par Mexico, Cuba, la Colombie, l'Uruguay, et que ses relations avec le Brésil et le Chili sont amicales. Au congrès ouvrier de Bucaramanga (Colombie), en décembre 1943, les communistes donnent le ton. La C. T. C. (*Confederacion de los Trabajadores Colombianos*), qui compte 400,000 adhérents, n'est sûrement pas étrangère aux communistes, qui ont soin de ménager les catholiques en ne s'affichant pas trop. Le congrès de la C. T. A. L. (*Confederacion de los Trabajadores de America Latina*), à Montevideo, en février 1944, a prétendu que les communistes ont atteint le chiffre de 3,800,000 en Amérique latine!

Cet exposé manifeste les aspirations politiques, religieuses et culturelles des divers groupes hispano-américains. Pour mesurer leurs chances de succès, il faut compter avec les obstacles. On serait porté à croire que le panaméricanisme est un fait géographiquement accompli, et que toute tentative d'autonomie politique ou de divergence culturelle est vouée à l'échec. Il faut admettre qu'en général l'Amérique latine, d'euro-péenne qu'elle était dans ses manières de vivre (à cause de ses relations orientées aux vieux pays), devient plus américaine. Les Sud-Américains, par leurs façons de se vêtir et d'occuper leurs loisirs, par leur goût du luxe et l'enseignement plus poussé de l'anglais, ne sauraient tromper sur ce point. Mais dans la politique, bien que leur économie dépasse à peine l'adolescence, ils ont atteint leur maturité. « South Americans are realizing

that, while they are subject to a foreign economy today, they are becoming more and more important in world economy, and are therefore closer to their autonomy... (*The Hispanic American Historical Review*, août 1943: *A New Interpretation of the History of America*.) » Jusqu'ici, la diplomatie de Washington n'a pas réussi à ménager les susceptibilités de ces aspirations politiques. Elle voit bien le problème, sans y trouver de solution. Le bloc argentin, par sa force et son rayonnement, constitue le grand obstacle, et les États-Unis redoutent toujours ses réactions.

Qu'en sera-t-il du mouvement de l'Hispanité? Si désirable qu'en soit la réussite, surtout du point de vue catholique, les relations actuelles entre les républiques ne semblent pas assez étroites, ni même amicales, pour permettre mieux qu'un thème académique: une réalité sociale vécue. Le sens de la solidarité n'est pas assez fort pour venir à bout de l'individualisme et du provincialisme que porte tout sang espagnol.

Sur le terrain culturel, les Sud-Américains sont plus disposés à collaborer que les États-Unis ne le croient. L'esprit du mouvement demeure conciliable avec un panaméricanisme respectant les traditions religieuses, reposant sur une collaboration économique et technique plus étroite, et favorisant l'échange des meilleures valeurs culturelles. Les Sud-Américains, qui ne manquent pas de largeur de vues, attendent du Nord plus que de l'argent, des machines et du confort: des dons de

scientistes, un sens d'entreprise, de solidarité sociale, de saine liberté religieuse et civile. Mais pas plus qu'ils ne prétendent introduire chez les Nord-Américains leur indiscipline, leurs déficiences en démocratie — ou parfois leur insalubrité — ils ne sont prêts à subir la contagion du divorce, du libertinage dans les loisirs, du cinéma (là-bas censuré, ici non), enfin l'ingérence dans la politique intérieure par la finance.

La représentation officielle canadienne en Amérique du Sud en est encore à ses débuts. Et s'il est vrai que « nous tenons plutôt à l'Union panaméricaine qu'au Commonwealth », nous avons tout intérêt à une représentation de plus en plus complète qui intensifie nos relations, non seulement financières mais culturelles. Ces dernières intéressent particulièrement le Canada français. Les gens du Sud sont agréablement surpris de découvrir en nous des âmes qui pensent comme eux, dont la mentalité et les aspirations répondent aux leurs. Ils reconnaissent même, après renseignement, qu'ils trouveraient à apprendre chez nous dans le domaine de la sociologie et de l'éducation. Notre pays, surtout le Québec, jouit d'une excellente réputation, et il gagnerait à être connu davantage. Malgré son éloignement, il est plus près de l'Amérique latine que les États-Unis — qui multiplie les bourses de collèges et d'universités. Peut-être pourrions-nous servir d'exemple, si imparfait soit-il, à cette difficile conciliation des cultures anglo-saxonne et latine.

#### FANTAISIE SUR UNE FANTASMAGORIE

## LA CONFÉRENCE DE TARASCON

LA FATUITÉ a du bon; elle console de l'autre pluie; les deux font *rigoler*! Prendre au sérieux des faux bons-hommes qui posent au tragique et qui glissent à la comédie-bouffe, partir en peur et revenir tout rassuré après une ridicule tarasconnade par deux vieux premiers, drôles malgré eux dans le mélodrame, ça n'arrive pas tous les jours; il ne faut pas manquer ça, *té va!* Les *Teurs*, les *Teurs!*...

Soirée de tragi-comédie, où le costaud Gouverneur suprême de l'Institut démocratique et son Charlie McCarthy nous offrent en *double-header* une exhibition fantastique de Tartarin bravant les lions, de Don Quichotte et Sancho contre les moulins à vent, du capitaine Fracasse, d'Artaban, d'Artagnan, de l'Apollon du belvédère de Chicoutimi, du Chérubin déplumé du *Mariage de Figaro*, de Gambetta, de Mirabeau et d'autres pourfendeurs et martyrs, tout ça pour rien et valant son prix. Il fallait s'y rendre, oublier de fêter la Victoire et courir à l'attaque, à la croisade qui se lève contre la tyrannie cléricale opprimant Québec, les Juifs, l'unité nationale, le passé, le présent, le futur — et l'imparfait. Ceux qui ont manqué ça ne sont pas dedans; ils ont manqué le tournant, un tournant de l'histoire, affirme humblement le *Journal* de gloire: M. Harvey « a posé là un acte historique, dont il sera fait mention dans l'avenir chaque fois qu'il sera question de l'évolution des idées dans la province de Québec ». Absolument comme Goethe au soir de Valmy: « De ce lieu et de ce jour date une nouvelle époque dans l'histoire du monde, et vous pourrez dire: J'y étais! » Pour ceux qui n'y étaient pas, jetons un coup d'œil sur l'effarante palabre, même si « les adversaires ont cru plus

sage de se taire », — pardon! ils en lèvent les épaules! — même les journaux anglais, ce qui choque noir nos Gambetta de papier-journal.

### C'est le mirage!

Le 28 avril, le singulier *Journal* hebdomadaire du singulier catholique et canadien-français Jean-Charles Harvey vous sort une annonce pommée, enrichie d'une photo retouchée, pour une conférence du même, sur *la Peur*: « Ce sera la plus audacieuse, la plus puissante, la plus passionnante que l'on aura entendue à Montréal... et probablement ailleurs! » Fichtre! On se croit! Barnum n'a rien de plus *bombastic*! L'univers se doute-t-il d'avoir manqué là des heures décisives, une *Marseillaise* de la frousse, une dose d'anti-gel et de libération? L'annonce de Tartarin continue: « Dans la province de Québec, tout le monde a peur, de qui? de quoi? Il l'exposera. L'entrée est libre. » L'Institut a des fonds: les démocratiques \$500 des souscripteurs sont autre chose que les grincheux nickels des places de banc, parlez-moi de ça!

Trois gais lurons, soucieux de savoir de quoi ils ont peur, de s'en guérir et d'ouïr une merveille, descendent bravement « au *High School* de la rue *University* », dans une salle étrangère, un peu froide, gênante pour qui a peur des anglo-francs-maçons. Heureusement que M. Harvey, Canadien-tampon, servira de passe-partout. On rejoint là M. Bouchard et 500 paires d'oreilles — pas 1,500, non; le *Journal* du bluff a vu double et triple. Son « élite montréalaise » en avait de toutes les couches: protestants, communistes, Juifs, Français très libres et très penseurs, cheveux gris, cœurs rouges

et bien des sièges libres, gratuits et obligatoires après un tel battage d'invitations. C'était cruel. Si Fridolin a pu y être!...

Tous, purs et peureux, démocrates et curieux, vieux beaux et Célimènes d'un certain âge, d'un âge certain, les gobeurs et les malins, une claque de clubs communistes et les suiveurs, applaudissent en conscience, surtout au début, c'est drôle, puis aux morceaux de bravoure, aux effets préparés, car le m'as-tu-vu aime ça les applaudissements. Il en reçut même trop; un étudiant cria: *Vive la Russie!* mais on s'arrêta court: le cri venait d'un coin suspect. L'orateur mêle une pitié chattemite au feu sacré, de la mimique, une torsion de figure inclassable et une suavité villageoise du bas de Québec. Il sophistique, frelate le sens des mots *tyrannie, liberté, peur et démocratie*; confond la peur avec la crainte révérentielle, *respect* un peu gêné des paroissiens trop libres ailleurs, et la tyrannie avec l'*autorité morale* qui nous dispense de gendarmes et qu'admirait sir John; il répète souvent que *lui* n'a pas peur, à la façon des braves à trois poils qui sifflent en passant au cimetière, la nuit; il confesse sa foi sans rougir, pour mieux insulter le clergé; il prodigue les *je, me, moi*, qui intéressent peu, et risque une histoire de doigts écrasés qui excite les rires gras — pardon, mesdames!...

Le Gouverneur suprême (faut-il dire Sa Grandeur, Sa Sainteté ou Sa Sérénité?) a servi de préface et de postface au conférencier: préface lue, postface du cru, improvisation truculente en phrases-marathon, en français décadent, où la forme dépassait encore le fond et ses terreurs de l'an 1000. Le style, c'est l'homme. Ça rappelle Grévy lisant du Gambetta: « Ça, du français? C'est du cheval! » — pas du cheval-vapeur: il n'a électrisé personne.

### Et zou!

Donc, trois millions de Canadiens français ont peur; peur des chiens, des guêpes, des morts, de la noirceur, de leur ombre, des loups-garous et des feux follets. Tout comme l'Europe a eu peur du fascisme et du nazisme — pas question du communisme: les purges de la Guépéou n'étaient que joyeuse ballade... des pendus. — Au Saint-Laurent, l'on tremble surtout devant le clergé, devant une pincée de clergé, car le dévot Tartarin se gave de « respect pour des milliers de pasteurs qui distribuent la charité, le pardon, l'espoir », et qui ne font peur qu'au diable. Combien en reste-t-il alors pour tant de « laïcs traqués qui défendent leur liberté et leur peau »? Combien dans « le clergé nationaliste, social, la caste à la base de tous les fascismes du monde », qui font peur aux gouvernants, aux professionnels, aux enfants d'école, aux sociétés, journaux, banques, syndicats, jusqu'à former un État dans l'État, en plus des Juifs?...

Le texte imprimé, qui omet la fouguese finale du sénateur — on est volé: ils ont encore peur! — adoucit les *mots terribles* du grand enfant, les couvre de feuilles de vigne, de passages rassurants, d'un reste de frousse qui contredit le réquisitoire parlé. Ainsi, il est le « confesseur de plusieurs jeunes » (il a *dit* une multitude); il s'adjudge 40,000 à 50,000 pareils à lui, et il ne peut diable pas y piger trois cents héros pour arriver aux Thermopyles! S'il déteste le cléricisme, il adore la religion, la morale. On dirait que la peur le frôle encore; il s'ouvre une porte de derrière en tout cas; il retrouve d'anciens *distinguo*, condamne les instincts mauvais, les passions débridées, ces « forces de la nature qu'il faut diriger vers le bien, vers l'action belle, utile et bonne ». Holà! c'est du pire cléricisme, vieux frère! On parle de même pour condamner l'intempérance, le nudisme, l'adultère, le divorce, les chicanes, les onanismes — et les romans qui dorment tout cela. Ça fait bien du monde pas content, mais qui donc a peur? Et puis, si l'on va trop raide, chacun peut en appeler au Pape, *qué!*

Comment suivre dans le détail, et entre les lignes, le grisonnant Éliacin, qui finira jeune à n'importe quel âge: jugement et maturité ne viennent pas des calendriers. Regrettons que ce perpétuel jouvenceau, combiné d'enfance et de sénilité précoce, ait trop de haut-parleurs pour son poids en idées; un *Jour* pas rayonnant, mais tout cuit, et des tribunes préparées à Toronto, dans l'Ouest, jusqu'à Vancouver, par ceux qui n'aiment pas le clergé, nationaliste ou autre. Et dire qu'il boude encore d'avoir raté son coup à Radio-Canada... Comme spécimen et défenseur, Québec devrait facilement trouver meilleur vendeur. Son mérite est une franchise qui n'a pas de mérite, qui colporte mille préjugés à des jaunes farcis de préjugés, mais habiles à cacher leurs verrues, à laver leur linge sale chez eux, et plus à l'aise devant notre humiliation pérorée que devant les clartés courageuses de Bourassa et du cardinal Villeneuve.

### Différemment, au mouaïn

Libre aux ministres protestants de prêcher au temple l'impérialisme, le communisme ou la guerre: c'est pain bénit, même d'être députés! Mais défense à nos prêtres d'en faire le millième, d'exprimer une opinion, eux les plus désintéressés, les plus clairvoyants patriotes. On leur reproche tout à tour: l'influence indue et l'ignorance maintenue, la charité chrétienne et la sévérité, les pardons et les mises en garde. Charité pour les vaincus, c'est trahison; aider à créer des coopératives, c'est antisémitisme, ça nuit au Juif. Se garder de l'assimilation, c'est provoquer les Anglais, semer la haine, ruiner le Canada, toute la gamme et toute la lyre. Le *Jour* brûlant, qui n'a rien dit des émeutes d'Halifax, reproche notre calme dans la Victoire. Pour insulter le Pape, il ment 100%: « Rome est restée silencieuse; un air de tristesse... L'attitude romaine reste équivoque... » Or, les dépêches annonçaient: « Par ordre du Vatican, les cloches de Saint-Pierre et des autres églises de Rome ont carillonné dès la nouvelle annoncée que l'Allemagne avait capitulé. » L'allocution de Pie XII débute par: « Un soupir d'ardente gratitude s'élève du plus profond de nos cœurs vers le Père de toutes consolations... » Lancez de la boue; il en colle toujours un peu, et ça soulage. Rome est loin: le *Jour*, qui parfois se rétracte de force, n'a pas ravalé son canard. Veuillez proposer « qu'on ne pût écrire dans un journal avant certain petit examen, et que celui qui erre trop fût mis à pied, comme un cocher d'omnibus qui accroche trop souvent ». Tout le *Jour* collerait au garage!

Revenons à nos lions. Splendide métaphore que cette « boule de neige » grossie des luttes mortes, de la pierre tombale de Guibord, du *Pays* mort, du *Jour* mourant, de l'Institut démocratique en fleur, sans doute aussi des malheureux Témoins de Jéhovah et du Saint-Esprit, du pur évangile et du pur marxisme, des loges, des joyeux viveurs et des femmes en révolte contre leur état ou leur sexe; la boule épaisse qu'on dévale pour renverser la statue-cauchemar de Nabuchodonosor. Du coup, la peur change de bord: le colosse a peur, il va tomber, il tombe, et sa tête d'or « que nous mettrons sur le buste d'une nouvelle statue de la Liberté représentera, brillante, l'idéal humain et la religion universelle ». Quelle religion universelle? Déisme? Panthéisme? Idolâtrie du moi? Prêchée par des rabbins, des prêtres ou des ministres? Notre Mahomet ne le dit pas, mais on n'aura plus peur; à moins que le ver envieux des étoiles — hommage à l'abbé Groulx — ne se blouse sur lui-même jusqu'à se faire Église enseignante!

### Du sérieux, Pascalon!

A quoi tout ça rime-t-il? Ces distinctions pieuses du cléricisme et de la religion rappellent « l'Église sans prêtres » que les Russes veulent établir en Italie, à deux pas du Vati-

can, s'il vous plaît! mais surtout les phrases exactement pareilles des premiers anticléricaux français, non moins fervents. Après 1870, la France *cléricale* se releva si vite que Bismarck en fut alarmé: « Une France soumise à la théocratie papale est incompatible avec la paix du monde », — ou mieux de l'Allemagne, qui entend conserver ses prises, en faire d'autres et finir par dominer le monde. Bismarck se réjouit en 1877 du service gratuit que lui rend le juif Gambetta, précisément avec le cri de nos affligés de la peur: *Le cléricanisme, voilà l'ennemi!* complété en 1882 par *La franc-maçonnerie, voilà l'amie!*... Gambetta, plus éloquent que nos épeurants, trouve aussi des oreilles plus naïves, qui gobent ce peu constructif programme électoral contre le bon « gouvernement des curés ». La haine est plus forte que l'amour; l'accusation prend mieux que la défense, toujours longue et peu dramatique. D'autant que Gambetta aussi rassure les ignorants: « J'entends que l'Église reste l'Église; j'entends que, résignée à poursuivre sa carrière de consolation purement spirituelle, elle se défende dans ce domaine; mais qu'elle ne vienne pas semer la haine!... » Le loup attaquant Muguet et accusant l'agneau. Rejeter sur l'autre le tort qu'on lui fait, c'est du meilleur alibi politicien.

« L'anticléricanisme a trois têtes bien connues: le maçonisme, le judaïsme et le protestantisme », a écrit Mgr Baunard. Ici de même.

La franc-maçonnerie veut la religion de l'irrégion; la juiverie cherche la domination de l'or, et les huguenots trouvent leur profit à gruger le catholicisme, comme si le mal de l'un guérissait l'autre, aujourd'hui en décomposition. Jules Ferry répète le chloroforme aux résistances: « Nous sommes institués pour défendre les droits de l'État contre un certain catholicisme qui n'est point le catholicisme religieux, et que j'appellerai le catholicisme politique », — absolument comme feu Hitler, Staline et le cher maître Harvey. L'on chasse Dieu aux accents des amendes honorables. Là-bas on visait les royalistes, bons chrétiens qui ne voulaient pas de la république. — Mais ici, qu'est-ce qu'il y a? Où sont les meilleurs partisans de l'autonomie, de l'indépendance, des libertés politiques? — Après le *ralliement*, voulu par Léon XIII, ce sera l'anti-religion pure et simple, les expulsions des religieux, les curés sac-au-dos, le vol des églises, les batailles de couvents, l'État jacobin, non la démocratie, cependant que l'Angleterre consolide son empire, l'Amérique son industrie, l'Allemagne sa population et son armée, pour deux guerres d'hommes et de machines contre les deux tiers du monde.

Au nom de la liberté, les sectaires détruisent, et privent 38 millions de Français de Dieu à l'école, pour satisfaire un million de protestants, de Juifs et de maçons. L'Église souffre, mais la France baisse, la dislocation commence. On s'en aperçoit aujourd'hui dans une France ruinée, pantelante, à deux doigts de tomber au deuxième rang des nations: la France de Louis XIV et de Napoléon! Liquidée en soixante ans de guerre aux soutanes, aux bergers, à la force morale des peuples. On l'a dit: les prêtres sont les clous de la société, rien par eux-mêmes, tout pour solidifier. *Je serre, mais je sers* pourrait être leur devise, pas agréable aux mous, très bienfaisante à tous.

La bonne structure de la France une fois déclouée, Jaurès s'en frotte les mains pour son socialisme, et l'Allemagne et d'autres pour autre chose. Jaurès proclame le laïcisme athée père de l'anarchisme:

Vous avez voté des lois d'instruction; vous avez voulu que l'instruction fût laïque, et vous avez bien fait. Ce que vous avez proclamé, c'est que la seule *raison* suffisait à tous les hommes pour la conduite de la vie. Vous avez définitivement arraché le peuple à la tutelle de l'Église. Vous avez interrompu la vieille chanson qui berçait la misère humaine, et la misère humaine s'est réveillée avec des cris; elle s'est

dressée devant vous. Vous avez arrêté ce rayonnement religieux, et vous avez concentré dans les revendications sociales tout le feu de la pensée, toute l'ardeur du désir. C'est vous qui avez élevé la température révolutionnaire du prolétariat; et si vous vous épouvantez aujourd'hui, c'est devant *vostra* œuvre.

### Visa le noir...

La France a subi la dure expérience. On connaît maintenant le genre; on serait nigaud de n'en pas profiter. *Pour savoir si tu fais bien ou mal, regarde l'œil de ton ennemi*, dit l'Arabe. Ainsi chez nous: à qui profitent nos entrepreneurs en démolition? Aux ennemis d'un Québec fort, aux jaunes, aux Shields, aux assimilateurs, aux réfugiés accapareurs. Voici plus neuf: les communistes du petit Moscou de Mexico plantent ici des cellules chargées de foncer justement à la manière du pas-peureux: « Nos attaques des survivances du moyen âge visent l'Église, pas facile à vaincre. La stratégie nous force à montrer de la sympathie à la religion, — mais pas d'illusion! Il faut connaître les défauts du clergé, et même les *exagérer en les rapportant* sous formes d'articles, etc. On répétera les pires accusations, qu'il tient les peuples dans la servitude, qu'il prétend sauver les âmes par le rituel, non par *la foi en l'humanité*. (Hé-hé!) Nombre de libres-penseurs tomberont dans nos rangs parce qu'ils ne sont plus défendus par la religion... » Voilà, voilà! Monsieur est servi! Les valets ne manquent pas, gratuits ou payés, bourgeois folâtres ou communistes larvés.

Capitalistes ou non, serviteurs des Russes ou des trusts, il faut manger! — « Pour un sou de plus, j'en fais des capucins! disait Veillot. Ils m'écriront des homélies, des bouquets spirituels!... » Ils proclameraient même la vérité: que le clergé paie des taxes, oui! que les biens d'Église ne s'additionnent pas en monopole, mais forment la propriété la plus démocratique et décentralisée qui soit, la propriété des paroissiens présents et futurs, non du curé, qui part ou qui meurt sans emporter le presbytère.

### Tartarin-Sancho

Un méchant livre et un mauvais discours au Sénat suffisent-ils à changer en paire d'as une petite paire? à produire des Samsons capables d'assommer leurs ennemis avec des mâchoires d'âne? M. Godbout a dit que non, en vingt mots tapés. S'ils tiennent à remplacer utilement les imbéciles « nationaux » et sauver la race de vraies peurs, ils trouveront chez nous et nos frères dispersés d'autres tyrannies, bien autrement féroces: dans le travail, le chômage, la finance, la politique et le reste. Mais non. L'habileté des petits ou grands potentats consiste à se camoufler de grands mots, à se faire oublier, à créer des alibis sur le dos des plus fidèles serviteurs du bon peuple, à ruiner les bons chevaux, à traiter de poison le meilleur sel de notre terre, à calomnier la plus douce autorité au monde, la classe professionnelle la plus accueillante et la plus dévouée, jour et nuit. Ne disons rien de sa mission de présenter Dieu aux hommes et les hommes à Dieu. L'œuvre canadienne du clergé, sa création religieuse et nationale accomplie en trois siècles, malgré tant d'obstacles de la sauvagerie et de luttes diverses, de la conquête et de l'émigration, des coqs de village et de la pauvreté, se compare avec les institutions d'une Europe de vingt siècles, et fait l'admiration des étrangers en visite. On ne livrera pas aux brouillons ambitieux ou aigris l'héritage des pasteurs qui ont réussi le miracle canadien et qui veulent le grandir encore. On continuera à distinguer entre la crainte et la peur, à marcher droit, sans révolte, à aimer ceux qui aiment, à respecter sans trembler, à craindre quand c'est le temps pour n'avoir pas peur à la fin. *Je crains Dieu*, cher Abner, et n'ai point de vos *peurs*. Coquin de sort!...

Alexandre DUGRÉ.

## ÉVANGÉLIQUE FIERTÉ

LE PROPRIÉTAIRE montre à un visiteur son immeuble de dix étages; il se rengorge; il claironne son triomphe; il proclame que, parti de rien, il est arrivé par ses seuls efforts à la notoriété. Cette satisfaction, qui pourrait être fierté légitime, est gâtée d'orgueil enfantin.

La fierté, c'est le sentiment de sa propre excellence. L'homme fier est conscient de ses avantages, mais il reconnaît la part qu'il en a reçue, généralement plus grande que ses conquêtes. Il rend hommage à qui lui a communiqué le plus beau de son héritage de qualités, de fortune ou de vertus, avec le moyen de l'accroître de son apport personnel, pour le transmettre à ses héritiers. Il se félicite de n'être qu'un chaînon, mais dans une belle lignée d'honneur.

L'orgueilleux aussi est conscient de son excellence, mais il s'en attribue tout le mérite. Il pense avoir tout fait et veut tout garder pour soi. Il donne la comédie, avec son amusante contrefaçon de la fierté chrétienne.

Écoutons une enfant de quinze ans qui se sait plus qu'une reine et demeure modeste, même quand elle annonce qu'elle est la Mère de Dieu:

— Le Seigneur a regardé la bassesse de sa servante; voici que toutes les générations me proclameront bienheureuse, parce que le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses.

Elle n'est que la servante du Seigneur, dont il faut la toute-puissance pour relever sa bassesse d'enfant d'Ève. Elle est instinctivement humble: elle comprend que son être humain est un fragile point d'appui aux faveurs divines et elle s'humilie tant qu'elle peut. Plus elle s'abaisse, plus elle exalte Dieu qui déploie plus de puissance à élever plus haut ce qu'il cueille plus bas. Plus elle s'abaisse, plus elle est à l'aise pour louer Dieu, seul responsable des privilèges qui la rendent digne de son rôle inouï. Elle n'en fait pas l'inventaire comme nos théologiens, mais se livre à la joie délicate d'entendre les générations à venir qui la proclament bienheureuse; et la voilà légitimement fière. Plus elle est humble, mieux elle voit sa grandeur qui vient d'en haut. L'humilité lui révèle donc le secret de l'évangélique fierté.

Et nous? Créés par Dieu à sa ressemblance, nous sommes destinés à nous immerger éternellement dans l'immensité de ses perfections. D'où ce besoin de monter qui nous travaille tous, et que Dieu alimente en nous donnant sa vie, sa grâce, nous faisant ainsi les temples de sa divinité. Don inférieur à celui de sa Mère, mais du même ordre divin. Voilà notre vraie grandeur, qui devrait suffire à nous rendre fiers d'être chrétiens. L'enfant baptisé qui gazouille dans son berceau l'emporte, absolument, sur les empereurs de tous les Monomotapas, aussi longtemps qu'ils resteront païens, parce que leur couronne, impériale tant qu'on voudra, n'est qu'humaine, et pâlit auprès de la grâce divine, comme les étoiles dès que le soleil brille.

Le parvenu, ébloui de ses prospérités, grisé des applaudissements de la foule, n'apprécie pas une excellence invisible, commune à tous les baptisés. Il préfère sortir du rang par des succès dont il s'attribue le mérite parce qu'il en a fait la conquête. Titres ronflants, colliers honorifiques, fortune enviable, renommée qui fait beau tapage dans les comptes rendus de la réclame: voilà les hochets qu'il ambitionne, parce qu'ils sont à la portée de son industrielle vanité.

Les humbles sont plus fiers et plus grands. Privés de toute satisfaction humaine, ils acceptent les merveilles divines de la grâce, trop hautes pour qu'ils s'en attribuent le mérite. Mais cette sublimité qu'ils reçoivent toute faite est bien à eux et les fait princes-héritiers de la couronne céleste. Pour s'assurer mieux cette noblesse divine, des rois sont descendus de leur trône pour devenir Frères convers dans un cloître. Voilà les vrais grands d'ici-bas. Du haut du ciel, Dieu se

penche pour admirer leurs prouesses cachées, bien plus que le tumulte des dictateurs en détresse.

Louis Veuillot, après la première communion de sa petite fille, disait: « J'embrassai Agnès avec respect, me recommandant à Dieu présent dans le cœur de mon enfant. Ah! vraiment, nous ne sommes pas peu de chose, nous autres, chrétiens. »

Elphège BROUILLET, S. J.

AU SERVICE  
de la JEUNESSE ÉTUDIANTE

## VACANCES 45

MES VACANCES m'appartiennent; je veux qu'elles soient enrichissantes. Je suis jeune, je veux vivre, je veux créer quelque chose de moi-même; je sens cela en moi, j'entends cet appel de tout mon être; enrichir ma personnalité, devenir quelqu'un. J'ai du talent, on me le dit, je le sens; mais voilà: quoi faire? comment faire? Le magazine *Vacances 45* précise pour moi ce que je dois entreprendre, et, par le concours qu'il présente, me stimule à l'action.

La preuve est faite que des concours de vacances permirent déjà à plusieurs jeunes de se révéler à eux-mêmes. Tel étudiant, fatigué du collège, des études forcées, reprit le goût du savoir désintéressé au contact de la nature prodigieuse. Tel autre qui croupissait tout au long des mois d'été, se lança dans l'action bienfaisante, à la découverte du monde, des choses et des gens de son petit pays. Il en revint tout transformé, heureux et fort. N'est-il pas jusqu'à des vocations définitivement choisies, au cours d'une occupation de vacances reposante, fructueuse?

Le Concours de Vacances de l'A. C. J. C. est organisé chaque été depuis 1936. Cette année, les organisateurs de ce tournoi intercollégial présentent un magazine, *Vacances 45*, qui invite à vivre des vacances saines et profitables, indique une méthode de travail pour réaliser cet idéal et stimule vigoureusement à l'action. *Vacances 45*, magazine jeune et neuf, présente un concours. Il en contient donc les règles, donne la liste des prix à gagner (nombreux et alléchants), mais aussi et surtout il est une indication précieuse à qui veut entreprendre un travail personnel qui l'enrichira de connaissances, d'initiative et d'audace.

Les organisateurs du Concours, psychologues avertis, ne proposent pas un but à atteindre, sans désigner des modèles à imiter certes, mais surtout à dépasser. Et c'est ce qui rend leur magazine si intéressant. On y trouve des travaux littéraires de jeunes étudiants ou étudiantes, des conclusions d'enquêtes économiques et sociales, des reportages photographiques vraiment remarquables, des études de sciences naturelles et divers autres genres de travaux exécutés pendant les vacances passées. Ces jeunes nous avouent qu'ils seraient heureux de reprendre la vie de ces moments, les plus beaux de leur vie.

*Vacances 45* et le Concours qu'il présente ont reçu l'approbation et l'aide de personnalités marquantes, tant civiles que religieuses. On a donc reconnu en haut lieu la valeur éducatrice de cette initiative. Aussi les éducateurs se font-ils un devoir de propager l'idée dans les milieux étudiants. Les jeunes ont beaucoup à retirer de cette œuvre, la leur, une organisation de jeunes, pour les jeunes, par des jeunes. Puissent-ils être en mesure d'affirmer, plus tard, avec le directeur actuel, M. Jean Deschamps, lauréat d'un précédent concours: ce travail de vacances « mené avec sérieux et d'une façon méthodique a définitivement orienté ma vie »!

Ohé! les jeunes; *Vacances 45* est en vente, le Concours est ouvert. Les amarres sont levées, nous prenons le large; embarquez-vous?

Pierre RAYNALD,

# HORIZON INTERNATIONAL

**VICTOIRE** LA NOUVELLE de l'armistice parvint dans notre paroisse de l'Immaculée-Conception un peu avant dix heures du matin, le 7 mai. Dès onze heures, les enfants des écoles remplirent l'église pour une heure sainte d'action de grâces. Ils remercièrent Dieu, prièrent pour les soldats et les morts, s'apitoyèrent sur les innombrables orphelins d'Europe et d'Asie. En rentrant chez eux, ils invitèrent leurs parents à la cérémonie du soir.

A sept heures et demie, l'église débordait comme pour la messe de minuit. Après le chapelet et l'heure sainte, on chanta le *Te Deum*. La cérémonie se termina avec l'hymne national chanté par toute la foule. Dans la solennité recueillie du temple, les paroles d'*O Canada* revêtaient un sens héroïque et sacré. Le lendemain matin, tout le monde revint pour communier.

La guerre se termine, pour l'Allemagne, dans des circonstances terribles. L'idée d'anéantir la ville de Londres avec les avions robots ne pouvait attirer la compassion des vainqueurs. Les infamies d'Erla, Belsen, Buchenwald, Dachau ont épouvanté le monde<sup>1</sup>. La tentation d'en finir, non seulement avec le nazisme, mais avec l'Allemagne peut devenir irrésistible. Y céder serait une erreur effrayante. Il faut que justice soit faite: les victimes, la dignité de la race humaine l'exigent. Se livrer à la vengeance, endurcir nos cœurs contre toute la population allemande serait une souillure. La punition des criminels de guerre est un acte solennel qui doit être posé avec un sens très vif de nos responsabilités vis-à-vis de l'humanité et de la Justice éternelle. En revêtant la robe de juge, l'homme participe à l'autorité divine. La tâche de châtier les crimes commis est une des plus redoutables qui pèsent sur lui.

L'indiscrétion d'un journaliste nous a appris la fin de la guerre avant l'heure fixée par les autorités. Si M. Kennedy a manqué à son devoir en violant une consigne qu'il avait l'obligation de garder, il a mérité les sanctions correspondantes à son délit. Quelques-uns ont assuré que le délai avait surtout pour but de faire coïncider la proclamation, non avec les signatures de Reims, mais avec celles de Berlin, — en d'autres termes, d'assurer une mise en scène où l'une des Nations Alliées eût été mise en vedette un peu davantage. La chute de Berlin, la libération de Prague semblent avoir été retardées pour des raisons analogues. L'armistice lui-même nous intéressait infiniment plus que le rituel avec lequel on voulait nous impressionner. M. Staline, peut-être par dépit, n'adressa pas de message au monde à l'occasion de la victoire. Nous l'avons regretté.

Le Pape, par contre, parla, mais les conditions atmosphériques qui prévalent depuis plusieurs années nous empêchèrent d'entendre sa voix.

Dans un avenir prochain, on sollicitera l'aide du public pour le ravitaillement de l'Europe. Les humbles paquets que nous envoyons en France sont reçus, là-bas, avec une indigne reconnaissance. Le savon manque depuis des années et les mères de famille ont une peine indescriptible à tenir leurs enfants propres; on manque totalement de corps gras; les friandises comme le café, le thé, le chocolat ont disparu depuis 1940. Les Français ne se plaignirent jamais de ces misères jusqu'au jour où ils commencèrent à recevoir nos envois. Ce n'est qu'en lisant leurs remerciements qu'on devine un peu combien ils ont souffert.

1. Il faut cependant reconnaître que la Croix-Rouge Internationale pouvait agir en Allemagne et qu'elle a sauvé la vie à de nombreux prisonniers de guerre. A ma connaissance, elle est encore exclue de l'Union Soviétique.

**SAN-FRANCISCO** PRÉLIMINAIRES. La Conférence de San-Francisco a pour but de mettre au point l'organisation de sécurité mondiale élaborée à Dumbarton-Oaks.

Du 21 août au 28 septembre 1944, les représentants des États-Unis, de la Grande-Bretagne et de l'Union Soviétique se livrèrent à des conversations préparatoires auxquelles, du 29 septembre au 7 octobre, le représentant de la Chine prit part. Le résultat de ces travaux fut publié le 9 octobre sous le titre: *The United Nations Dumbarton Oaks Proposals for a General International Organization*. Dès le début, il fut entendu qu'il ne s'agissait que de projets. Les décisions finales devaient être prises dans la Conférence de San-Francisco. Le Gouvernement américain invita la discussion. L'*American Society of International Law*, *The Carnegie Endowment for International Peace*, *The World Peace Foundation*, *The Universities Committee on post-War International Problems*, etc., fournirent d'intéressantes études. D'importance particulière, pour les catholiques, fut la déclaration collective de l'épiscopat américain à laquelle les évêques du Canada donnèrent leur adhésion.

Le plan de Dumbarton-Oaks était divisé en douze chapitres:

1. But.
2. Principes.
3. Membres.
4. Organes principaux.
5. L'Assemblée générale.
6. Le Conseil de Sécurité.
7. La Cour internationale de Justice.
8. Moyens de maintenir la paix et la sécurité internationales, en particulier la prévention et la suppression des agressions.
9. Moyens de coopération internationale économique et sociale.
10. Secrétariat.
11. Amendements.
12. Arrangements provisoires.

Voici quelques points qui excitèrent le plus vif intérêt dans les nations petites ou moyennes.

Le Conseil de sécurité sera composé de onze membres: quatre permanents (qui devinrent cinq par l'accession de la France): Chine, États-Unis, Grande-Bretagne, Union Soviétique. Les six autres membres du Conseil de Sécurité sont élus par l'Assemblée générale pour deux ans, à raison de trois chaque année. Les décisions du Conseil en matière de procédure sont prises à la majorité de sept voix; dans les autres questions, la majorité (sept voix) doit inclure le vote unanime des cinq membres permanents. S'il s'agit d'arrangements pacifiques où l'une des cinq puissances est en cause, elle s'abstient de voter; s'il y a agression ou danger d'agression par l'une des cinq puissances, la procédure n'est pas prévue. Le Conseil de Sécurité prend les mesures nécessaires pour maintenir la paix. Il peut faire appel aux membres de l'organisation internationale pour qu'ils prennent les mesures diplomatiques, économiques et militaires contre une nation trouvée délinquante. Des groupes de nations peuvent faire des arrangements régionaux, mais aucune mesure pour mettre en vigueur ces arrangements (*enforcement action*) ne peut être prise sans l'autorisation du Conseil de Sécurité.

L'Assemblée générale élit les six membres non permanents du Conseil de Sécurité auquel elle peut faire des recommandations; elle ne peut imposer de décisions.

Toutes les Nations membres de l'organisation font également partie de la Cour Internationale de justice. Le plan de Dumbarton-Oaks ne précise pas comment les juges

doivent être nommés, l'extension de leur juridiction, leur autorité juridique sur les actions du Conseil de Sécurité.

Un Conseil économique et social de dix-huit membres, tous élus par l'Assemblée générale pour trois ans, facilite la solution de problèmes économiques et sociaux d'ordre international. Il dirige les activités des organismes suivants: Organisation internationale du Travail, Banque internationale de reconstruction et développement, Fonds monétaire international, Organisation agricole des Nations Unies, Autres agences économiques, sociales, humanitaires, etc.

Les petites et moyennes Nations, auxquelles les grandes communiquèrent ce qu'elles avaient élaboré, eurent tôt fait de s'apercevoir que ces dernières s'étaient attribués, pour tout ce qui a trait à la paix et à la guerre, un pouvoir à peu près sans contrôle. De plus, les grandes Nations avaient le droit d'exiger que les autres fournissent des efforts de guerre sans leur consentement. Toutes, cependant, approuvèrent les principes généraux de Dumbarton-Oaks en se réservant, comme d'ailleurs on les y invitait, de préparer des suggestions pour la Conférence de San-Francisco. Les Nations ibéro-américaines coordinaient leurs desiderata à la Conférence de Chapultepec; le Parlement d'Ottawa étudia le problème du 19 au 26 mars, etc. D'un intérêt particulier sont les suggestions de la seule des Nations Alliées qu'on n'invita pas à San-Francisco; la Pologne publia vingt-deux amendements. Non invitée, la Pologne devait cependant dominer la Conférence.

Dès le début, à San-Francisco, deux points de vue s'affrontèrent à la Conférence: la paix doit être garantie par une force adéquate; elle doit reposer sur la justice. Du premier point de vue, M. Molotov se fit le champion au nom de l'Union Soviétique; il est significatif qu'il n'ait mentionné le mot de justice que dans le contexte suivant:

Après les innombrables sacrifices faits dans cette guerre, et après les souffrances et privations de ces années, l'insistance des nations pour l'établissement d'une organisation de ce genre est particulièrement forte. Ceux qui s'opposent à la création d'une telle organisation internationale n'ont pas déposé les armes. Ils continuent leur activité subversive encore aujourd'hui, encore que ce soit sous une forme voilée et camouflée. *Pour cette raison, ils emploient souvent les arguments et mots d'ordre les plus apparemment démocratiques, en particulier, ils prétendent protéger les intérêts des petites nations ou les principes de justice et d'égalité entre les nations. En définitive, peu importent les raisons ou prétextes dont on se sert pour saboter l'établissement d'une sécurité efficace dans l'organisation des nations.*

Non seulement les petites Nations, mais les États-Unis, l'Angleterre, la Chine et la France estimèrent que la nouvelle organisation devait reposer sur la justice et le droit. Les paroles suivantes du président Truman furent reçues avec de vifs applaudissements:

En même temps que ces grands États ont une responsabilité spéciale de procurer la paix, leur responsabilité se fonde sur les obligations de tous les États, grands et petits, qui leur interdisent d'employer la force dans les relations internationales, sauf dans la défense du droit.

M. Roosevelt n'eût pas dit mieux. Le président des États-Unis, comme son illustre prédécesseur, se faisait le champion, le premier serviteur des humbles citoyens d'un peu partout sur lesquels repose, en dernière analyse, le devoir de se sacrifier en temps de guerre. M. Eden, M. Soong, M. Bidault, tout le monde abonda dans le même sens. L'atmosphère de la Conférence se prêtait d'ailleurs à cette revendication de la justice et de la liberté contre la force brutale. Avant le 25 avril, Mgr Fulton Sheen, invité par l'archevêque de San-Francisco, avait prononcé une série de conférences sur la justice dans les rapports internationaux que toute la Californie avait écoutées. Quand les travaux commencèrent, Mgr Mitty, archevêque de San-Francisco, célébra la Messe

du Saint-Esprit dans le *Civic Auditorium*, transformé en église pour dix mille personnes. Une nuée de journalistes (on en accrédita environ 1,200 auprès de la Conférence) représentait, plus bruyamment et peut-être plus efficacement que les délégués officiels, les espoirs et les anxiétés des simples citoyens. A Dumbarton-Oaks, on avait travaillé à huis clos; les accords de Yalta participaient au mystère lointain de la Russie. A San-Francisco, sous la puissante lumière de la plus éclatante publicité, les Grandes Nations affrontèrent la conscience du monde.

Dès le début, la délégation soviétique causa une impression bizarre. Méfiants, voyageant dans une auto blindée, entourés de policiers secrets qu'ils avaient amenés avec eux et qu'ils ne réussissaient pas à rendre discrets, les Russes heurtèrent les Californiens qui n'avaient qu'un seul désir: entourer leurs hôtes de prévenances, de sympathie et d'affection. Des héros de l'armée rouge semblaient avoir toujours peur qu'on n'allât les empoisonner dans les hôtels ou les mitrailler dans les rues; ils donnaient plutôt l'impression de conspirateurs que de diplomates; rien qui suggérât le liant d'un Litvinov, l'entregent d'un Oumansky. Ils rappelaient plutôt les camarades dont Tchitchérine s'était entouré à Gênes, en 1922, et au sujet desquels, en Russie et ailleurs, avaient pullulé d'inénarrables anecdotes. Inexpérience? Mœurs bizarres? Les journalistes ne furent pas tendres pour ces phénomènes, qui étaient venus, comme des touristes inquiets, en apportant leur mangeaille.

La première semaine se passa dans de pénibles tiraillements. La coutume voulait que M. Stettinius fût le président de la Conférence. M. Molotov insista pour que les quatre Grands président. M. Eden découvrit la formule: les quatre Grands présideront à tour de rôle, mais on avait trouvé l'insistance déplacée. Puis, M. Molotov voulut que l'Ukraine et la Russie Blanche fussent admises comme membres de la Conférence. On s'inclina encore, sans même suggérer que les neuf provinces du Canada, les quarante-huit États souverains des États-Unis réclamassent le même privilège, car on était encore trop ahuri pour maugréer. Une tempête éclata autour de l'Argentine. Lors de la Conférence de Chapultepec, les conditions furent posées sous lesquelles l'Argentine serait admise à prendre part aux arrangements interaméricains. Les ayant acceptées, l'Argentine pouvait envoyer ses délégués à San-Francisco. M. Molotov protesta, d'abord en petit comité, puis devant le Comité exécutif des quatorze Nations. Il porta son point de vue aux journalistes qui le transmirent à la presse. La question fut posée devant l'Assemblée générale où le point de vue soviétique fut écarté. Aussitôt que le vote adverse (31 voix contre 4, avec 11 abstentions) eut été traduit, la délégation russe (à l'exception de M. Gromyko) se leva et sortit de la salle. La démonstration, à laquelle d'ailleurs on semblait s'attendre, n'impressionna personne, sauf peut-être lord Halifax qui aurait murmuré (*Time*, 7 mai 1945): « *I don't think this is the end of the world.* »

Le spectre de la Pologne domina la Conférence. Absente, la Pologne déchirée, martyrisée, toujours héroïque, était présente à tous les esprits, mais on était trop gêné par la formidable présence russe pour en parler. M. Molotov, avec son obstination maladroite, délia les langues. Il voulut faire admettre la Pologne de Lublin (une quatrième voix pour les Soviets) sous prétexte qu'elle avait plus de titres à prendre part à la Conférence que l'Argentine: « Peut-être devons-nous oublier les péchés de l'Argentine, mais pourquoi oublier les services rendus par la Pologne? » En effet, s'il y avait un pays au monde qui avait le droit de plaider la cause des petites nations écrasées par la force brutale, c'était assurément celui qui s'était dressé contre tous les envahisseurs, n'avait pas négocié avec les tyrans, n'avait fait appel qu'à la justice, à la fidélité de ses Alliés à leur parole, et à sa

propre bravoure. On savait pourquoi elle avait été écartée de San-Francisco. Quand M. Molotov prétendit couvrir la guenille de Lublin avec la gloire polonaise, l'opposition devint universelle et glaciale. On demanda à M. Molotov ce qui était arrivé aux seize délégués de l'*underground* polonais, envoyés de Londres à Moscou pour élargir le Gouvernement de Lublin, selon les promesses de M. Staline à Yalta. Ils avaient disparu sans laisser de traces. On informa M. Molotov qu'il était impossible de discuter de la Pologne tant qu'on ne saurait pas ce qui était arrivé à ces hommes. La Conférence suivit alors son cours normal. On apprit depuis lors que le maréchal Tito faisait une levée d'hommes en Istrie, que Mao Tse-Tung adoptait une attitude plus cassante envers le Kuomintang, que M. Staline avait réglé la question polonaise définitivement de façon unilatérale. On semble retombé dans le cercle vicieux des *Machtproben*, des épreuves de force, avec lesquelles la diplomatie germanique nous avait rendus familiers. Ce n'est pas de bon augure pour l'avenir.

On crut discerner, à San-Francisco, les groupements suivants:

M. Molotov parla ouvertement du « bloc interaméricain ». Tout en gardant leur liberté d'action, les vingt Nations ibéro-américaines, ainsi que les Philippines et le Libéria, suivaient volontiers les initiatives étatsuniennes.

Dans l'ombre britannique évoluaient: les cinq Dominions (l'Australie prenant souvent une attitude plus personnelle que les autres), la Belgique, les Pays-Bas, la Grèce, le Luxembourg, la Norvège; la Turquie, l'Iran, l'Iraq, l'Arabie, le Liban, la Syrie, l'Égypte et l'Éthiopie pourraient se rattacher plus ou moins vaguement aux Nations qui suivent le courant britannique.

La France et la Chine allaient leur chemin.

Avec l'U. R. S. S., l'Ukraine et la Russie Blanche, dont la Triple Unité n'est pas sans mystère, marchaient la Tchécoslovaquie et la Yougoslavie.

*Commissions et Comités.* — La Conférence créa quatre commissions, lesquelles furent subdivisées en comités.

- |                          |   |   |
|--------------------------|---|---|
| 1. Problèmes généraux... | { | 1. Préambule, Buts et Principes.        |
|                          |   | 2. Amendements et Secrétariat.          |
| 2. Assemblée générale... | { | 1. Structure et Procédure.              |
|                          |   | 2. Fonctions politiques et de Sécurité. |
|                          |   | 3. Coopération sociale et économique.   |
|                          |   | 4. Mandats ( <i>trusteeships</i> ).     |
| 3. Sécurité.....         | { | 1. Structure et Procédure.              |
|                          |   | 2. Règlements pacifiques.               |
|                          |   | 3. Compulsion.                          |
|                          |   | 4. Règlements régionaux.                |
| 4. Cour de Justice.....  | { | 1. La Cour internationale de Justice.   |
|                          |   | 2. Problèmes légaux.                    |

Le 10 mai, on commença à discuter l'opportunité d'ajouter au Prologue une Déclaration des droits humains.

Les négociations au sujet du Conseil de Sécurité furent laborieuses. Les petites Nations n'arrivèrent pas à augmenter le nombre de membres. Il y aura cinq membres permanents, six membres temporaires. On rejeta la demande canadienne d'inviter les Nations moyennes au Conseil quand on leur demanderait des sacrifices militaires. Les Grandes Nations ne cèdent rien. Est-il cynique de conclure que leur force constitue leur droit?

Les deux grandes vedettes, MM. Molotov et Eden, s'en allèrent avant que l'on fût tombé d'accord sur les pactes régionaux. A Chapultepec, vingt nations américaines s'étaient unies pour la défense du continent. Cette organisation tombait-elle sous la juridiction du Conseil de Sécurité? Si non, n'y avait-il pas risque que les pays arabes constituent une ligue analogue qui, elle aussi, s'émanciperait du contrôle

international? L'Union Soviétique n'allait-elle pas organiser une Ligue balkanique ou autre dans laquelle le Conseil de Sécurité n'aurait rien à voir? Si oui, les membres du Conseil de Sécurité ne prenaient-ils pas un pouvoir formidable sur l'Amérique latine? Qu'advierait-il de la doctrine Munroe? Les adversaires du panaméricanisme crièrent à l'isolationnisme américain; les Ibéro-Américains, auxquels on avait refusé un siège permanent au Conseil de Sécurité, protestèrent contre une ingérence indue et comptèrent leurs votes. Les pactes anglo-soviétique, franco-soviétique, les pactes au sujet de l'occupation de l'Allemagne et du Japon ne tombent pas sous la juridiction du Conseil de Sécurité. On cherche encore des formules de conciliation.

Plus compliquées encore sont les négociations au sujet des mandats (*trusteeships*) sur les territoires pris à l'Italie et au Japon, et ceux qui subsistent encore de l'ancienne Société des Nations. Les États-Unis proposèrent que les zones stratégiques fussent placées sous la juridiction du Conseil de Sécurité, les autres, sous celle d'un Conseil des mandats (*Trusteeship Council*) établi par l'Assemblée des Nations. Les autres colonies pourraient être « volontairement » placées sous la juridiction du *Trusteeship Council* par la puissance métropolitaine en charge. La France et l'Angleterre, touchées dans leurs intérêts coloniaux, proposèrent des amendements.

Le 11 avril, l'Union Soviétique, qui jusqu'alors avait gardé la réserve, demanda un siège permanent au Conseil des mandats. Elle proposa que les mandats eux-mêmes constituent une étape vers l'indépendance. « L'objectif principal du système de mandats doit être de promouvoir le progrès politique, économique et social des territoires mandatés et de leurs habitants, leur développement progressif dans le sens d'auto-gouvernement et auto-détermination, avec participation active des peuples de ces territoires pour achever leur totale indépendance nationale. » Ainsi, l'U. R. S. S. reprenait les thèses du VI<sup>e</sup> Congrès du Komintern, posait en champion des peuples coloniaux. Polonais, Lettons, Esthoniens, Lithuaniens gagnèrent ainsi un nouveau motif d'espérance... D'autre part, l'Union Soviétique accepta la thèse étatsunienne des zones stratégiques; elles doivent dépendre du Conseil de Sécurité, où les cinq membres permanents doivent garder l'unanimité, où le veto d'un seul suffit à arrêter une mesure.

On peut voir par là combien ardues sont les négociations de San-Francisco. Les intérêts des Grandes Puissances — ne parlons pas des petites, — ne sont pas facilement conciliables. La plus grosse difficulté, croyons-nous, est la différence de mentalité qui sépare les Russes des autres peuples. Les étonnantes manières de M. Molotov et de ses compagnons ne firent que mettre cet abîme en relief. Nous ne pensons pas des pensées communes; nous ne parlons pas un langage commun. Si l'incompréhension demeure, tôt ou tard il faudra recourir à la force pour arriver à une décision, mais c'est là une éventualité tellement horrible que nous n'osons pas y penser. La solution que nous avons souvent proposée à cette difficulté nous semble encore la bonne: de même que nos États autorisent les journalistes et ambassadeurs russes à nous exposer facilement leur point de vue, il faudrait que l'Union Soviétique nous ouvre également ses portes pour que nous nous connaissions mieux et nous nous estimions davantage. L'idéologie de fer du parti bolchévique y perdrait sans doute de son intransigeance. La conciliation mondiale y gagnerait. Tout État totalitaire est essentiellement fermé et propagandiste. Tout État fermé et propagandiste devient nécessairement, s'il ne l'est pas, totalitaire. Cinq années de guerre nous ont appris où mène le totalitarisme.

Joseph-H. LEDIT

19 mai 1945.

## LA J. E. C. CANADIENNE

Émile GERVAIS, S. J.

LE 25 JUIN prochain, la J. E. C. canadienne célébrera son dixième anniversaire de naissance. Dix ans, printemps de la vie, saison des fleurs et des fruits naissants! A dix ans, l'homme a déjà révélé son caractère et fait ses premières expériences. Pendant ses dix premières années de vie, la J. E. C. se façonne un caractère et cherche sa voie. Sous la direction d'un centre solidement établi, elle travaille à réveiller la masse étudiante à l'acceptation de ses responsabilités envers l'Église et ses frères.

La formation donnée aux élèves y préparait déjà. Et, pour sa part, l'A. C. J. C., née en 1904 d'une réaction étudiante contre l'apathie nationale, le dilettantisme religieux et social, n'avait pas cessé de former les étudiants tant des collèges classiques que des établissements commerciaux à l'esprit et à l'apostolat social. A côté de certains groupes immobilisés dans une formule académique peu compromettante, de nombreux cercles s'activaient à ramener chez une élite importante de collégiens et d'étudiants le sens de leurs responsabilités et le désir de rendre service. Le tout animé par un catholicisme soucieux d'orthodoxie et de vie intérieure, favorisé d'ailleurs par la formation et l'esprit général des collègues. La masse elle-même ressentait les bienfaits de cette formation et de cet esprit apostolique; les membres des cercles mettaient leur énergie à faire connaître et adopter les idées et les projets discutés en réunion. Et rappelons ici, comme un des bienfaits de ce travail d'équipe, les amitiés établies pour la vie entre ces jeunes de vingt ans, qui rêvaient tout simplement de hâter l'avènement dans leur petite patrie du renouveau social et chrétien digne des hautes destinées.

La période qui suivit la guerre de 1914 voit une révolution d'idées et de mœurs atteindre fortement les jeunes et par suite les associations de jeunesse. En France, la vénérable A. C. J. F. se métamorphose sans trop de heurt en fédération de mouvements spécialisés d'Action catholique. Au Canada, les milieux collégiaux, à l'exemple de la J. O. C. canadienne, s'initient aux méthodes et à l'esprit nouveau; des essais isolés de J. E. C. attirent l'attention; le mouvement s'ébranle. Les autres milieux s'initient aussi à l'Action catholique. Un jour, l'A. C. J. C. se met en chrysalide. Après un stage plus ou moins long de transformations, elle sort avec la bénédiction de l'épiscopat, Fédération générale des mouvements spécialisés d'Action catholique pour les jeunes. La J. E. C. reçoit les nombreux groupes d'étudiants que l'A. C. J. C. possède encore, puis elle gagne peu à peu le monde des écoles et des collègues, sans négliger d'organiser des sections féminines dans les couvents.

On ne saurait exagérer la complexité et l'importance des problèmes que la J. E. C. eut à résoudre. Le milieu étudiant, transitoire et quelque peu artificiel, n'offre pas aux militants et aux membres d'Action catholique le même mordant que les milieux adultes, qui prennent l'importance même de la vie et du pain à gagner. Le monde étudiant se prête mal à la forme ordinaire de spécialisation, qui, en Action catholique, est un facteur d'efficacité et de vie: toutes les classes de la société se trouvent représentées dans nos institutions d'enseignement, et bien souvent sous le même toit. L'esprit individualiste, développé par la formation humaniste elle-même, la profonde insouciance de l'avenir qui endort encore un trop grand nombre d'élèves, par-dessus tout la pudeur instinctive qui pousse un jeune à cacher jalousement ses bons sentiments et à respecter l'intimité du voisin: tout cela

s'oppose à l'esprit de l'Action catholique qui comporte la préoccupation de l'état de grâce en soi et chez les autres. Chez nous, dans nos institutions d'enseignement, la formation morale et religieuse des élèves, comme aussi leur formation proprement intellectuelle, profite du zèle d'équipes nombreuses de prêtres et de religieux. Quel rôle réserver à l'initiative des jeunes pour la propagation et la défense des valeurs religieuses dans un milieu si bien protégé? Ajoutons que dans bien des institutions le choix relativement sévère des élèves pourrait faire croire au premier abord qu'une organisation d'Action catholique est superflue.

La J. E. C. s'applique à surmonter ces difficultés, à résoudre ces problèmes. Or, il arrive que la révolution dont nous avons parlé, en rendant le problème de la formation personnelle des jeunes de plus en plus ardu, rend aussi plus urgente l'intervention d'un mouvement d'Action catholique parmi les étudiants. Ceux-ci, influencés par les idées et les mœurs en cours, supportent mal une soumission imposée. N'est-il pas à craindre qu'ils ne se rebiffent parfois plus ou moins ouvertement, ou qu'ils ne plient sous le joug, quitte à s'esquiver. Il importe cependant qu'ils se soumettent spontanément, qu'ils assimilent librement la formation reçue. Il faut donc les amener à se conduire par des motifs personnels, par des motifs d'inspiration chrétienne surtout. Sans leur concours vital, pas de formation profonde, pas d'éducation solide. En particulier, pas d'éducation religieuse sérieuse sans leur collaboration à la grâce d'En-Haut, qui leur parle par leurs parents et leurs maîtres. Pour provoquer cette collaboration indispensable, la J. E. C. peut rendre d'éminents services. C'est ce que constate la J. E. C. française, qui eut à étudier un problème analogue. La J. E. C.

apparaît apte à éveiller chez nos garçons le sentiment de leur responsabilité personnelle à l'égard de l'éducation qu'ils reçoivent et des camarades qui les entourent. De ce chef la J. E. C. nous semble susceptible de fournir à nos collègues libres un secours indispensable en vue d'une éducation plus active. Cette éducation plus active apparaît, en effet, très désirable, pour fournir à nos élèves les occasions de se former une personnalité que la facilité même de leurs conditions de vie ne leur offre guère. Mais comment assouplir le règlement, donner plus de liberté, solliciter une réponse active, si l'ensemble des élèves n'est pas capable de bien réagir? A cette question, la J. E. C. apporte, croyons-nous, la réponse. Au fur et à mesure que des militants prendront de l'influence dans leur milieu, ils le rendront capable de bien user de la liberté qui lui sera offerte... La J. E. C. doit tendre tout spécialement à créer dans le milieu scolaire des dispositions telles qu'on puisse, de façon plus large, appeler les élèves à collaborer à l'œuvre de leurs maîtres. A elle de répondre, si possible, aux avances qui pourraient être faites en ce sens par l'autorité.

Pour former ces personnalités chrétiennes par l'influence de ses militants sur la masse des élèves, la J. E. C. doit par-dessus tout inculquer à tous ses membres cette vérité que souligne encore le document français:

Les militants jécistes devront comprendre que l'apostolat... est essentiellement un rayonnement de charité. Charité vraie, humble. Charité désintéressée, et non point un moyen « d'accrochage ». Amour fraternel, profondément humain et surnaturel à la fois. « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Semer la joie, l'amitié vraie, telle est donc la première tâche du militant jéciste. (*La J. E. C. dans nos collèges libres*, 6<sup>e</sup> édition, pp. 31 et 39.)

Esprit de conquête du milieu, cherchant à former en nos élèves la personnalité chrétienne, voilà qui résume bien,

semble-t-il, la fonction essentielle de la J. E. C. au sein du monde étudiant.

Il faudrait dire ici l'influence heureuse de la J. E. C. par ses militants et ses campagnes pour améliorer dans le sens chrétien les idées courantes et les habitudes de vie. Il faudrait énumérer ses publications très variées et ses multiples services de toutes sortes. Il faudrait surtout montrer la puissance d'une J. E. C. générale, groupant les étudiants et les étudiantes de toutes les institutions et de tous les coins

du pays, pour tuer l'esprit de clocher, atténuer les oppositions et créer dans la classe étudiante un esprit vraiment catholique. Nous nous sommes attaché à souligner ce qui, à notre avis, constitue le grand service que rend une organisation étudiante d'Action catholique non seulement aux élèves et à leurs maîtres, mais aussi à la société chrétienne tout entière. Les dix années de notre J. E. C. canadienne se sont avérées bienfaisantes pour notre classe étudiante et prometteuses pour la cité chrétienne de demain.

## LIVRES RÉCENTS

### HISTOIRE

R. P. GEORGES DE QUÉBEC, O. F. M. Cap.: *L'Église catholique au Canada*. — Montréal, *l'Écho de Saint-François*, 1944. 82 pp. et une carte, 25 cm.

CETTE ÉTUDE HISTORIQUE ET STATISTIQUE continue l'œuvre du regretté P. Alexis. Les effectifs catholiques du pays sont dénombrés d'après les statistiques officielles du recensement de 1941, ce qui donne à cette brochure une autorité absolue. Une première partie sert d'arrière-plan et traite des « origines religieuses et françaises du Canada ». Ensuite sont étudiées tour à tour les Provinces Maritimes, les Provinces centrales de l'Ouest. Un précis historique précède et situe les statistiques, qui sont données par diocèse. On apprend ainsi la proportion de la population catholique dans chaque territoire et la proportion de chaque groupe ethnique parmi les catholiques. Une dernière partie analyse statistiquement, de façon peut-être un peu sommaire, les problèmes suivants: celui de la « langue gardienne de la foi » pour les Canadiens français; celui du divorce et des naissances illégitimes; enfin, celui de l'immigration.

Bref, toute une série de renseignements démographiques, dans les domaines de la religion et de la nationalité, très utiles à posséder sous la main. On peut regretter que le ton du commentaire soit un peu plus élevé que celui que semble appeler une enquête purement objective.

René GIRARD.

René RISTELHUEBER: *La Double Aventure de Fridjof Nansen*. — Montréal, Éditions Variétés, 1944. 320 pp. 10 cm.

EXPLORATEUR du Groenland et du Pôle Nord, artisan de la renaissance politique de son pays, la Norvège, dont il fut ensuite l'ambassadeur en Angleterre, professeur d'océanographie, enfin « humanitaire en chef de la S. D. N. »; tels ont été les titres principaux de Nansen. A quoi il faut ajouter divers championnats sportifs, en particulier celui, mondial, du *cross-country*, qu'il conserva douze ans.

Nansen fut d'abord et surtout un hardi. Mais un hardi qui avait les moyens de risquer. Sa grande vigueur physique lui permit, outre ses performances sportives, de revenir vivant de ses explorations polaires et, dans les dix dernières années de sa vie, de mener de front trois ou quatre vastes organisations internationales de secours. Sa grande intelligence pratique lui garantissait le succès dans ses entreprises les plus audacieuses, qu'il préparait longuement et avec minutie: il ne mit pas moins de trois ans à préparer son expédition du Groenland et cinq, celle du Pôle. Sa volonté, d'un potentiel énorme, lui permettait d'atteindre les buts difficiles qu'il s'assignait. Dans ses expéditions arctiques, il coupait littéralement tous les ponts, il se mettait, avec son parti, dans l'obligation d'avancer ou de périr. C'est ainsi qu'il entreprit sa traversée du Groenland en partant, non de la côte orientale, habitée, mais de la côte occidentale, déserte, pour s'éviter toute tentation de rebrousser chemin.

Sous le patronage pas toujours convaincu de la S. D. N., Nansen a organisé, après la Grande Guerre, le rapatriement d'un million de prisonniers qui, un moment, avaient pu se croire oubliés à tout jamais. Il prit aussi l'initiative et la direction des secours apportés aux Russes pendant la famine de 1920. Il fut également chargé de diriger les transferts de population qui ramenèrent en Grèce 1,200,000 Grecs d'Asie et en Turquie

400,000 Turcs d'Europe, au bénéfice de la paix entre ces deux pays. Alors qu'on l'accusait de bolchevisme parce que, dans le but de secourir les populations affamées, il avait su causer avec les chefs rouges, il se fit le protecteur des millions de réfugiés que la Révolution russe avait chassés de leur pays et semés par le monde. Chargé du Haut-Commissariat des Réfugiés par la S. D. N., il vit à les diriger vers les pays qui pouvaient les occuper et les faire vivre. Il agit aussi de la sorte avec les Arméniens. C'est lui qui inventa le passeport qui porte son nom, « certificat spécial d'identité ayant valeur de passeport », émis par le haut-commissariat en faveur des réfugiés de divers pays qui n'avaient plus d'état civil. Il a vraiment mérité le titre de « Bon Samaritain de l'Après-Guerre » qu'on lui attribua.

L'A. souligne à plusieurs reprises les qualités de cœur de Nansen, son mysticisme, son désintéressement. On regrette que de si belles qualités morales n'aient pas eu, pour s'intégrer, et s'épanouir parfaitement, l'appui d'une religion positive plus ferme.

Le livre, écrit avec simplicité et dans un esprit de totale sympathie avec le héros, se lit avec un intérêt soutenu. L'A., qui a connu de près la Norvège et la S. D. N., était tout désigné pour nous faire connaître ce beau type d'homme.

René GIRARD.

### ROMAN

Roger MARTIN DU GARD: *Les Thibault* (onze volumes). — Paris, Gallimard, 1922 à 1936. Montréal, Éditions Variétés, 1944. *Le Cahier gris*, 202 pp. *Le Pénitencier*, 218 pp. *La Belle Saison*, I, 223 pp.; II, 219 pp. *La Consultation*, 209 pp. *La Sorellina*, 221 pp. *La Mort du Père*, 229 pp. *L'Été 1914*, I, 255 pp.; II, 295 pp.; III, 351 pp. *Épilogue*, 303 pp. Chaque volume 19.5 cm.

L'HISTOIRE DE LA FAMILLE Thibault en onze volumes est un « roman fleuve », il va sans dire. Comme un fleuve, ce roman a au moins la majesté et la poésie d'une immensité. Il fallait à l'A. une certaine puissance pour concevoir et exécuter cette œuvre. Il faut au lecteur une constance méritoire pour lire ces quelque 3,000 pages de la première jusqu'à la dernière.

*Les Thibault* raconte l'histoire d'une famille française, au commencement du xx<sup>e</sup> siècle, secouée par la tourmente de 1914-1918, et qui ne laisse pour la continuer qu'un enfant bâtard. Thibault père meurt avant la guerre, d'une maladie qui finit par lasser la longue patience de son fils médecin, Antoine, lequel le fait mourir en douceur par une piqûre. Antoine pratique consciencieusement la médecine pendant quelques années avant la guerre; entre temps, il s'occupe de l'éducation de son frère cadet, fait l'amour avec trois ou quatre maîtresses, puis fait la guerre comme médecin. « Gagé » par les Allemands, il écrit, à l'hôpital, le journal médical et sentimental de son lent empoisonnement. Comme il a piqué son père, lui aussi se « pique » pour éviter les derniers ennuis de l'agonie.

Jacques Thibault, le cadet, est « l'enfant terrible » de la famille. Sentimental, artiste, passionné, il se débat violemment pour se libérer des traditions familiales et sociales qui l'enchaînent et le meurtrissent. Il commence à 14 ans à faire l'amour avec un compagnon, Daniel Fantomin. Cette première aventure le conduit à l'école de réforme, fondée par son père, homme

d'œuvres. Son frère Antoine le retire de cette institution où il s'abrutit. Jacques sort de là « converti » à l'amour des femmes, d'abord pour sa demi-sœur Gisèle et pour Jenny, sœur de Daniel, à qui il donne un enfant naturel avant d'aller se faire tuer à la guerre dans une héroïque aventure révolutionnaire.

Comme on peut l'entrevoir, ce « roman fleuve » charrie toutes sortes de choses.

L'auteur est un « évolutionniste matérialiste » à la Darwin et à la Durkheim. Mais il n'est pas sûr de ses positions. Il est hanté par le problème spirituel et métaphysique, qu'il repose sans cesse par l'intermédiaire de ses personnages. L'un d'eux conclut pour l'auteur: « La seule attitude — j'allais dire: scientifique... Soyons plus modeste: la seule attitude raisonnable, la seule qui ne déçoive pas — c'est la « recherche de l'erreur » et non la recherche de la vérité... Reconnaître ce qui est faux, c'est difficile, mais on y arrive: et c'est tout, rigoureusement tout ce qu'on peut faire!... Le reste: pures divagations. » (*Épilogue*, XIII, pp. 172-173.) « Ceux qui, faute d'avoir, à un certain moment de leur évolution, adopté une philosophie précise, une religion, une de ces plates-formes stables, placées une fois pour toutes hors d'atteinte, hors de discussion — sont condamnés à faire périodiquement la révision de leurs points d'appui et à s'improviser des équilibres successifs. » (*Épilogue*, XVI, pp. 228-229.)

En effet, le système philosophique, l'attitude religieuse ou areligieuse prise par l'auteur, sont toujours périmés. C'était une attitude du commencement du siècle. Aujourd'hui ce matérialisme, cet évolutionnisme scientifique est dépassé.

L'auteur, dans sa recherche philosophique et religieuse, a rencontré l'Église catholique qui lui donnerait la vérité qu'il ne veut pas accepter. Est-ce par dépit? Il a à son égard, dans son roman, une attitude injuste.

Thibault père est un catholique mais d'une « mauvaise frappe ». Voici le portrait qu'en fait son fils Antoine: « Il n'était guère aimé. Même de ses fils. Il était bien difficile à aimer. Je l'ai jugé très sévèrement. Ai-je été toujours juste? Il m'apparaît, aujourd'hui, que ce qui l'empêchait d'être aimé n'était que l'envers, ou l'excès, de certaines forces morales, de certaines austères vertus. J'hésite à écrire que sa vie forçait l'estime; et pourtant, vue sous un certain angle, elle a toute été consacrée à faire ce qu'il pensait être le bien. Ses travers éloignaient de lui tout le monde, et ses vertus n'attiraient personne. Il avait une façon de les exercer qui écartait de lui plus que n'auraient fait les pires défauts... Je crois qu'il en a eu conscience, et qu'il a cruellement souffert de son isolement. » (*Épilogue*, p. 238.)

C'est un type trop réel de catholique, bien que rare, et tous les catholiques ne sont pas de cette espèce détestable.

L'auteur pose des objections sérieuses contre la religion catholique et fait donner des réponses enfantines par des abbés imbéciles et maladroits.

Cette œuvre est dangereuse et ne peut être lue que par des personnes munies d'une solide philosophie.

Philippe BÉLANGER.

## LITTÉRATURE

Pierre D'OIL: *Nuits et Jours*. — Montréal, Éditions Valiquette, 1943. 200 pp., 20 cm.

SI LE TRAVAIL du poète n'est pas de se complaire en lui-même ou de se griser de rythmes hermétiques, mais de traduire pour la foule les visions et émotions que celle-ci se trouve impuissante à rendre, l'A. est un grand poète.

Son livre a quelque chose d'abandonné, de pas fini, comme une conversation heureuse, à la fois un peu solennelle mais par force aussi négligée, où voisinent, sans surprise, la recherche puérile, le charme du sourire et soudain un jaillissement du cœur.

Tous ceux qui liront ce livre le reliront pour s'y reconnaître chaque fois un peu mieux, puis y puiser beaucoup d'amour des leurs et de respect d'eux-mêmes dans une ambiance embaumée de la grâce de Dieu et du charme de la nature de chez nous. Quand on sait que l'A. est par profession plus occupé de sciences exactes que de littérature, on admire encore davantage.

Collège Jean-de-Brébeuf.

A.-M. PELCHAT.

JUIN 1945



MAGASIN A  
RAYONS :

865 est, rue  
Sainte-Catherine

**Dupuis Frères**

MONTRÉAL

Comptoir postal :  
780, rue Brewster

Succ. magasin pour hommes :  
Hôtel Windsor

Achète  
**BIEN**  
qui achète  
chez

## NOS DERNIÈRES BROCHURES

◆ I ◆

*Semaine nationale de la Famille* (compte rendu).  
64 pages. — 25 sous

◆ II ◆

P. Richard ARÈS, S. J. — *L'Église et le nationalisme*.  
P. DE LÉRY, S. J. — *Ecoles « nationales »*.  
Antonio PERRAULT. — *Le Droit, soutien de l'ordre international*.  
P. ARCHAMBAULT, S. J. — *Pour restaurer la famille*.  
E. S. P. — *Contre la prostitution*.  
S. S. PIE XII. — *La Démocratie* (Allocutions et lettres, X).  
P. Bonaventure PÉLOQUIN, O. F. M. — *Caléchisme du Civismisme* : II. Devoirs de l'électeur.

32 pages. — 15 sous

◆ III ◆

E. S. P. — *Pourquoi voter. — Comment voter*.  
P. Alex. DUGRÉ, S. J. — *La Terre qui naît*.  
J.-Omer ASSELIN. — *Le foyer familial et la responsabilité des parents*.  
Firmin LÉTOURNEAU. — *Varennes agricole*.  
UNE RELIGIEUSE. — *Les Petites Sœurs de l'Assomption*.  
Chan. Alphonse FORTIN. — *S. S. Pie XII et la Papauté*.  
P. Maurice RUEST, S. J. — *L'Ordre Hospitalier de Saint-Jean-de-Dieu*.  
Paul COULET. — *Karl Lueger*.  
Juge Thibaudeau RINFRET. — *Le Canada, son passé, son avenir*.

16 pages. — 10 sous

**ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE**

1961, rue Rachel Est, Montréal

TÉL. FALKIRK 1116  
ÉCHANGE PRIVÉ

# Charbonneau

Limitée

Fabricants de

BISCUITS

CONFISERIES

et

PÂTES ALIMENTAIRES

1800, RUE NICOLET  
MONTRÉAL

La Cie de charbon

## L.-H. OUIMET

Une entreprise familiale au service du public depuis plus de 33 ans.

L.-H. OUIMET  
JEAN OUIMET  
ARMAND OUIMET  
RAYMOND OUIMET  
prop.

VOTRE ENCOURAGEMENT EST  
NOTRE SUCCÈS  
BIEN VOUS SERVIR EST NOTRE  
DEVISE

237, rue VAN-HORNE  
CA. 1115

## En trois mots

¶ De l'*Osservatore romano* : « A l'heure actuelle, la situation politique dans le monde présente l'aspect d'une tour de Babel où l'on donne aux mots *liberté*, *démocratie* et *libération* les significations d'oppression, d'absolutisme et d'occupation. » (Cité par Radio-Canada, le 19 mai.)

¶ A San-Francisco, il n'y avait aucun catholique parmi les trente-huit délégués officiels des quatre grandes puissances. Elles comprennent pourtant quelque 35 ou 40 millions de catholiques. Avec la reconnaissance de la France entrant au conseil des cinq le premier catholique, Georges Bidault.

¶ La délégation chinoise compte deux catholiques éminents parmi ses aviseurs techniques: M. C.-H. Wu, légiste député, et Mgr Yu-Pin, envoyé spécial de Tchiang-Kaï-Chek pour représenter les agences chinoises non gouvernementales.

¶ *Confirmatur* des assertions de notre collaborateur M. Burton Ledoux, sur le cartel des allumettes: « Une poursuite « anti-trust » a été prise contre six firmes étatsuniennes et quatre firmes étrangères qui sont accusées de conspiration pour écartier du marché étatsunien l'« allumette inusable ». Propriété d'une firme suédoise, cette allumette ressemble à un bâton de craie long de deux pouces et d'un quart de pouce de diamètre. On peut l'allumer cinq cents fois en la frottant sur un produit spécial qui ressemble à l'enduit des boîtes d'allumettes de sûreté, on l'éteint d'un souffle et elle résiste à l'eau. Son prix de revient serait de moins d'un sou l'unité. » (*Marketing*, Toronto, 19 mai 1945.)

¶ Les membres du personnel ecclésiastique de la Secrétairerie d'État, à la Cité Vaticane, pourront maintenant aller à bicyclette pour faciliter leurs déplacements. Avant la guerre, ceux des prélats qui avaient adopté ce mode de locomotion avaient été priés d'y renoncer.

¶ Le 17 juin, la mission iroquoise de Caughnawaga célébrera par un grand pageant le centième anniversaire de son église actuelle. Ces tableaux historiques feront revivre les origines de la mission et les transformations progressives qu'elle a subies pour arriver à son état actuel, « mélange de saines traditions religieuses et de progrès moderne ».

¶ Du 20 au 24 juin, Rosemont sera le théâtre d'un congrès eucharistique régional qui promet d'être grandiose. Toute la population métropolitaine y est invitée par les onze paroisses qui l'organisent.

¶ Les producteurs et les artistes de *Going My Way* sont à préparer un autre film intitulé *The Bells of St. Mary's*, où Father O'Malley (toujours Bing Crosby) vient ragaillardir une pauvre école catholique qui végétait.

¶ D'Aldous Huxley, dans son nouveau livre, *Time Must Have a Stop*: « Il n'y a qu'un sacrifice vraiment rédempteur, le sacrifice de la volonté propre pour faire place à la volonté de Dieu. Dieu peut être aimé sans aucun sentiment, par la seule volonté... » Ceci n'est pas neuf pour un catholique, mais chez Huxley, c'est du nouveau.

¶ Les Noirs possèdent onze banques aux États-Unis, avec la devise: « Dites-leur qu'on se relève! »

¶ Un groupe d'Acadiens, heureux d'obtenir des lots de colonisation, en prirent possession avec cérémonie. Comme leur curé arrivait, ils entonnèrent spontanément l'air national *Ave Maris Stella*. Un moment d'émotion, puis l'on abat le premier arbre de la colonie Notre-Dame-des-Érables, qui continue l'histoire, la reconquête.

## **UN PATRON PARLE à SES CONTREMAÎTRES**

*Dix-septième message*

Léon Harmel disait que le but de l'industriel consiste à faire oeuvre morale et humaine. C'est précisément par le Service social à l'industrie que le chef d'entreprise exercera une véritable action sociale patronale.

Tout d'abord, au point de vue hygiénique, le service social s'occupe d'une façon particulière de la santé de l'ouvrier en veillant sur les conditions d'éclairage et d'humidité des usines. Il introduit un service médical, un service dentaire et même un service ophtalmique. Il voit à l'organisation des cantines pour que les ouvriers puissent se procurer facilement collations et repas substantiels. Il se préoccupe aussi des problèmes moraux que soulève la vie en usine : propreté des vestiaires, séparation des hommes et des femmes, autant qu'il est possible, dans les cantines, au travail et dans le transport. Bref, il s'ingénie à trouver sans cesse des améliorations qui rendront plus intéressante la vie ouvrière.



# **SLATER**

**POUR HOMMES ET FEMMES**

Extrait de  
« DIRECTIVES aux  
CONTREMAÎTRES »

par  
**M. EUGÈNE GIBEAU**

président de  
The SLATER Shoe  
et de

L'Association Professionnelle  
des Industriels

## *Il faut que vos fils continuent leurs études!*

Qu'ils sortent du cours classique  
ou du cours primaire;

Que vous ayez ou non les moyens de leur payer des études  
et qu'ils doivent ou non commencer tout de suite à gagner leur vie;

**CONVAINQUEZ-LES QU'ILS DOIVENT CONTINUER LEURS ÉTUDES**  
Cela leur est indispensable pour acquérir la **COMPÉTENCE** nécessaire au **SUCCÈS**

*Si c'est vers les carrières économiques qu'ils s'engagent*

# **L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES COMMERCIALES**

(affiliée à l'Université de Montréal et subventionnée par le Secrétariat provincial)  
offre

- A ceux qui peuvent se payer une formation universitaire  
ses **COURS DU JOUR**
- Aux autres elle donne  
des **COURS DU SOIR**

qui leur permettent de parfaire leur formation tout en gagnant leur vie.

Demandez notre prospectus gratuit  
au Directeur et engagez votre fils à s'inscrire

535, avenue Viger  
Montréal

## PLACEMENTS RECOMMANDÉS

NOUVELLE ÉMISSION

### \$325,000.00

## LES FRÈRES de SAINT-GABRIEL

(OBLIGATIONS ENTIÈREMENT AMORTIES EN QUINZE ANS)

3 % de 1946 à 1955

3¼% de 1956 à 1960

à 100.00 plus l'intérêt couru.

## CRÉDIT INTERPROVINCIAL, Limitée

10 OUEST, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL

LA. 9241

### CONSEIL D'ADMINISTRATION

I.-Louis LÉVESQUE,  
président

I.-A. BOIVIN, N. P. (Berthierville),  
vice-président

J.-Georges DUBÉ (Rimouski),  
directeur

Vianney FAVREAU,  
secrétaire

Aimé DOMINGUE, directeur général

Représentants :

Lucien AUBIN (Joliette) • René LAPLANTE (Beauharnois)  
Maurice HÉBERT (Varenes)

## Votre testament!

Souvent trop occupé de ses propres affaires, l'exécuteur testamentaire particulier n'a pas le temps voulu et que demande l'administration efficace d'une succession.

Nommez cette Société votre Exécuteur testamentaire. Elle a été créée dans ce but et possède ces garanties :

COMPÉTENCE  
PERMANENCE  
SÉCURITÉ —

*qu'aucune personne en particulier ne peut offrir*

Le **Sun Trust** Limitée

JOSEPH SIMARD, O. B. E.  
président

ALBERT HUDON • HON. J.-A. BRILLANT, C. L., C. B. E.  
vice-présidents

HERVÉ PRÉVOST  
directeur général

J.-H. CHRÉTIEN  
secrétaire

HENRI DE CAZES  
gérant à Québec

Siège social:  
10 ouest, rue St-Jacques  
MONTRÉAL, 1

Succursale:  
132, rue St-Pierre  
QUÉBEC

*Avec  
les hommages  
de la maison*

# MONGEAU & ROBERT

Cie Ltée

CHARBON  
HUILE À CHAUFFAGE

1600 est, rue Marie-Anne - Montréal

*"Relations" vous plaît, passez-le à vos amis*